

B. f.
542.

4
Von Friedrich II, König v. Preussen.

B. f. 542.

Frédéric de Prusse, König, II. 7

Voltaire

CONTINUATION
DES
MEMOIRES
DE
BRANDEBOURG,
PAR L'AUTEUR
DES MÊMES MÉMOIRES.



1757.

CONTINUATION
DES
MEMOIRES
DE
BRANDEBOURG
PAR LAUTOUR
DES MEMES MEMOIRES



1727

Li 118



~~AVERTISSEMENT~~
~~AVERTISSEMENT~~

AVERTISSEMENT.

L'EMPRESSEMENT avec lequel le Public a lû les Mémoires de Brandebourg, a fait juger qu'il ne méritoit pas d'être privé de cette Continuation, dont son illustre Auteur n'a pas jugé à propos de lui faire part. On a joint quelques Notes, pour rectifier des faits qui ne sont pas exactement rapportés, parce que les plus grands

COPIE
a ij

ij AVERTISSEMENT.
*hommes ne sont pas exempts
d'erreur & de méprise.*



L'AVERTISSEMENT
pour le Public & les
Membres de Brandebourg,
à faire
par
le
Roi de Prusse
de lui faire part. On a joint
quelques Notes, pour servir
à des fins qui ne sont
pas exactement rapportées,
parce que les plus grands

ii s

CONTI-





CONTINUATION
DES
MEMOIRES
DE
BRANDEBOURG,

*TIRÉE de l'Édition in-4°.
imprimée à Postdam en 1751.
depuis la page 259 jusqu'à 410.*

FREDERIC GUILLAUME.
1713.



FREDERIC-GUILLAUME
étoit né à Berlin le 15 Août
de l'année 1688 (comme
nous l'avons dit) de Frédéric I, Roi

A

2 *Continuation des Mémoires*

de Prusse, & de Sophie-Charlotte, Princesse d'Hanovre. Son regne commença sous les auspices favorables de la paix. Cette paix fut conclue à Utrecht, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, & la plupart des Princes d'Allemagne.

Frédéric-Guillaume obtint que Louis XIV. reconnût sa Royauté, la Souveraineté de la Principauté de Neuchatel & de Kessel, en forme de dédommagement de la Principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui & pour ses descendans. La France & l'Espagne lui accorderent en même tems le titre de Majesté, qu'elles ont refusé encore long-tems aux Rois de Dannemarck & de Sardaigne.

Après le rétablissement de la paix, toute l'attention du Roi se tourna sur l'intérieur du gouvernement, Il tra-

vailla au rétablissement de l'ordre des finances, de la police, de la justice & du militaire, qui avoient été également négligés sous le regne précédent. Il avoit une ame laborieuse, dans un corps robuste. Jamais homme ne fut né avec un esprit aussi capable de détail : s'il descendoit jusqu'aux plus petites choses, c'est qu'il étoit persuadé que leur multiplicité fait les grandes. Il ramenoit tout son ouvrage au tableau général de sa politique; & travaillant à donner le dernier degré de perfection aux parties, c'étoit pour perfectionner le tout.

Il retrancha toutes les dépenses inutiles, & boucha les canaux de la profusion, par lesquels son pere avoit détourné les secours de l'abondance publique à des usages vains & superflus. Sa Cour se ressentit la premiere de

4 *Continuation des Mémoires*

cette réforme. Il ne conserva qu'un nombre de personnes nécessaires à sa dignité, ou utiles à l'Etat : de cent Chambellans qu'avoit eus son pere, il n'en resta que douze, les autres prirent le parti des armes, ou devinrent des négociateurs. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant, qu'un Prince doit être économe du sang & du bien de ses Sujets : c'étoit, à cet égard, un Philosophe sur le trône, bien différent de ces Sçavans, qui font consister leur science stérile dans la spéculation des matieres abstraites, qui semblent se dérober à nos connoissances; il donnoit l'exemple d'une austerité & d'une frugalité dignes des premiers tems de la République Romaine. Ennemi du faste & des dehors imposans de la Royauté, sa stoïque vertu ne lui permettoit pas même les

commodités les moins recherchées de la vie. Des mœurs aussi simples, une frugalité aussi grande, formoient un contraste parfait avec la hauteur & la profusion de Frédéric I. Les objets politiques de ce Prince étoient, qu'il se proposoit, par ses arrangemens intérieurs, de se rendre formidable à ses voisins, par l'entretien d'une armée nombreuse. L'exemple de George Guillaume lui avoit appris combien il étoit dangereux de ne pouvoir pas se défendre; & celui de Frédéric, dont les troupes étoient moins à ce Prince qu'aux Alliés, qui le payoient, lui avoit fait connoître qu'un Souverain n'est respecté, qu'autant qu'il se rend redoutable par sa puissance. Lassé des humiliations, que tantôt les Suédois, & tantôt les Russes, donnerent à Frédéric I. dont ils traversoient impuné-

6 *Continuation des Mémoires*

ment les Etats , il vouloit protéger efficacement ses Peuples contre l'inquiétude de ses voisins , & se mettre en même tems en état de soutenir ses droits sur la succession de Bergue , qui alloit être ouverte à la mort de l'Electeur Palatin , dernier Prince de la Maison de Neubourg.

Quoique le Public soit dans la prévention que le projet d'un Gouvernement militaire ne venoit pas du Roi même , mais qu'il lui avoit été suggéré par le Prince d'Anhalt , nous n'avons point adopté cette opinion , à cause qu'elle est erronée , & qu'un esprit aussi transcendant que l'étoit celui de Frédéric-Guillaume , pénétrait & satisfaisoit les plus grands objets , & connoissoit mieux les intérêts de l'Etat , qu'aucun de ses Ministres ni de ses Généraux. Si les hazards peu-

vent faire naître les plus grandes idées, nous pouvons dire, que des Officiers Anglois donnerent lieu à Frédéric-Guillaume de former des projets, qu'il exécuta dans la suite. Ce Prince fit dans sa jeunesse les campagnes de Flandre; & comme il assistoit au siège de Tournai, il trouva deux Généraux Anglois qui disputoient vivement ensemble: l'un soutenoit que le Roi de Prusse auroit de la peine à payer quinze mille hommes sans subsides; & l'autre soutenoit qu'il en pouvoit entretenir vingt mille. Le jeune Prince tout en feu, leur dit: le Roi mon pere en tiendra trente mille lorsqu'il le voudra. Les Anglois prirent cette réponse pour la faille d'un jeune homme ambitieux, qui relevoit avec exagération les avantages de sa Patrie. Mais Frédéric-Guillaume parvenu au

8 *Continuation des Mémoires*

trône, prouva plus qu'il n'avoit avancé, & la bonne administration de ses finances fit que, dès la première année de son règne, il entretint cinquante mille hommes, sans aucune Puissance qui lui payât des subsides. La paix d'Utrecht, qui avoit appaisé en partie les troubles qui agitoient le Sud, n'empêchoit pas que la guerre ne continuât dans le Nord, entre Charles XII. qui étoit encore prisonnier à Andrinople, & le Czar, ainsi que le Roi Auguste & Frédéric IV. Roi de Dannemarc, qui s'étoient ligués contre lui. Frédéric-Guillaume ne vouloit point se mêler des troubles du Nord, & à l'exemple de son pere, il observa une exacte neutralité. La situation avantageuse dans laquelle il se trouvoit, le nombre de ses troupes, & les besoins que l'on avoit de son assistance, le firent

rechercher des deux Parties; il voyoit que la nature & le voisinage de cette guerre l'obligeroient tôt ou tard de s'en mêler, mais il ne perdoit rien pour attendre, & peut-être voulut-il voir de quel côté se tourneroit la fortune, avant que de prendre des engagements qui le lieroient dans la suite. Cette fatalité, que le vulgaire appelle hazard, les Théologiens prédestination, & dont les Sages rejettent la cause sur l'imprudence des hommes; cette fatalité, dis-je, s'opiniâtroit encore également à persécuter Charles XII. tandis que ce Roi perdoit son tems à cabaler à Constantinople contre le Czar: son Général Stembock, qui avoit exercé des cruautés inouïes sur les malheureux habitans d'Altena, se retira à Zonningen à l'approche des Moscovites & des Saxons; son dessein étoit

d'y passer l'hiver sur la glace : son malheur voulut qu'il survint un dégel inopiné.

Manquant de pont pour passer, & se trouvant entouré des ennemis, il fut contraint de se rendre prisonnier avec les douze mille hommes qu'il commandoit. La perte de ces troupes, & l'ignominie que leur reddition imprimoit aux armes Suédoises, ne furent que des avant-coureurs des plus grands malheurs qui menaçoient ce Royaume. La mauvaise conduite de ce Général rejaillit principalement sur la Poméranie Suédoise. Les armées Moscovites & Saxones, qui n'avoient plus d'ennemis en tête, se préparoient déjà d'entrer dans cette Province, qui alloit de nouveau devenir le théâtre de la guerre.

Dans cette appréhension, le Duc

Administrateur de Holstein, & le Général Welling, Gouverneur de la Poméranie, proposèrent au Roi de lui remettre la Poméranie Suédoise en séquestre. Leur embarras étoit d'autant plus grand, qu'ils manquoient de troupes pour défendre cette Province, & ils eurent recours à ce remède défectueux, par la haine qu'ils portoient aux Moscovites, qui les aveugloit si fort sur les intérêts de leur Maître, qu'ils auroient plutôt vû passer la Poméranie entière sous la domination Prussienne, qu'un seul village sous le pouvoir du Czar. Le Roi, qui regardoit les propositions de l'Administrateur & de Welling comme très-avantageuses, se prêta avec plaisir au séquestre de la Poméranie, se flattant que ce seroit le moyen de maintenir la paix dans cette Province voisine de ses Etats.

Vingt mille Pruffiens se mirent incessamment sur les frontieres de la Poméranie, en même tems que Bafserviz, Ministre du Duc de Holstein, accompagné du Général Arnimb, que le Roi y avoit envoyé, se rendirent à Stettin, & ordonnerent, au nom de Welling à Mayerfeld, qui étoit Gouverneur de cette Place, de la remettre aux Pruffiens. Mayerfeld, qui connoissoit la façon de penser de son Maître, refusa d'obéir, & demanda du tems, pour qu'il pût recevoir de la Régence de Stockolm des instructions positives sur la conduite qu'il devoit tenir.

La desobéissance de Mayerfeld étoit un témoignage autentique de ce que Welling avoit trop présumé de son autorité, & que la précipitation l'avoit engagé dans toute cette affaire plus avant qu'il ne le devoit, & qu'il n'en

avoit le pouvoir. Le Roi qui ne s'étoit chargé de ce séquestre que par complaisance, s'en désista sans témoigner le moindre ressentiment: il retira aussitôt ses troupes, abandonnant la Poméranie au fort des événemens. Il étoit plus glorieux aux Suédois de perdre la Poméranie en combattant, que de la conserver à la faveur d'un séquestre. Menzikof qui avoit desarmé Stembock en Holstein, vint fondre sur la Poméranie, à la tête des Moscovites & des Saxons; il mit d'abord le siège devant Stettin; cette ville qu'il fit bombarder, & qu'il pressoit vivement, fut dans peu de tems réduite aux abois. Bassewitz, Iwelling & Mayerfeld crurent encore bien servir Charles XII. en remettant cette Place entre les mains du Roi. On y fit d'abord entrer deux mille Prussiens, & un bataillon de troupes

14 *Continuation des Mémoires*
de Holstein, qui en composoient la
garnison.

Les Alliés consentirent au séquestre,
à condition que le Roi empêcheroit
les Suédois de pénétrer de la Pomé-
ranie en Pologne, de même que cette
République s'engageât de son côté à
maintenir la neutralité; & pour lever
les scrupules qui pouvoient rester aux
Alliés sur cette affaire, le Roi leur
paya 400000 rixdales; il donna une
Seigneurie & une bague de grand
prix à Menzikof, qui auroit peut-être
vendu son Maître, si le Roi avoit voulu
l'acheter.

De Pâtissier, Menzikof étoit par-
venu à devenir premier Ministre, &
Généralissime du Czar. Lui & toute
la Nation étoient si barbares, qu'il ne
trouvoit dans cette langue aucune ex-
pression qui signifîât l'honneur & la
bonté.

Charles XII. & le Roi de Danemark, celui de Pologne & l'Empereur, étoient également mécontents de ce séquestre : le Roi de Suède, parce qu'il voyoit bien qu'il perdoit la Poméranie, ou qu'il auroit le Roi de Prusse pour ennemi, lui qui en avoit déjà tant : le Roi de Dannemark & le Roi de Pologne s'étoient proposé à la vérité de dépouiller Charles XII. de ses Provinces; pleins de cet unique objet de vengeance, ils n'avoient point réglé le partage de leurs conquêtes, & ils voyoient avec envie que le séquestre mit le Roi de Prusse en possession de la Poméranie, moyennant quoi, ce Prince recueilloit tout le fruit de la guerre, sans en avoir partagé avec eux les hazards.

L'Empereur chassé de l'Espagne, & soutenant seul une guerre malheu-

16 *Continuation des Mémoires*

reuse contre la France, avoit l'esprit aigri de ses mauvais succès, & voyoit avec chagrin que Frédéric-Guillaume fit des progrès, quand il ne faisoit que des pertes. Cependant la Place étoit livrée, l'argent payé, Menzikof corrompu, & de plus le Roi de Prusse étoit un Prince qui s'étoit rendu formidable: ces raisons obligèrent les voisins d'étouffer leur jalousie, & de continuer à ménager Frédéric-Guillaume.

Le Roi de Suède écrivoit au Roi de Prusse, du fond de la Bessarabie, qu'il protestoit contre la conduite de Welling, qu'il ne rembourseroit jamais les 400000 richsdales à ses ennemis, & qu'il ne souscriroit de sa vie au séquestre.

Quelque dur que fût le procédé de Charles XII. le Roi, conjointement

avec

avec l'Empereur, prit les mesures les plus convenables pour le rétablissement de la paix. Ces deux Princes propo-
soient d'assembler un Congrès à Brun-
swick ; mais ils échouèrent contre l'o-
piniâtreté du Roi de Suède, & con-
tre les haines du Czar & du Roi de
Pologne, qui avoient appris à l'école
de Charles XII. à ne point mettre de
bornes aux sentimens de leur ven-
geance.

Pendant que le desordre régnoit
dans le Nord, Frédéric-Guillaume fit
l'acquisition de la Baronnie de Lim-
bourg. Wogat, qui en étoit en posses-
sion, vint à mourir, & avec lui s'é-
teignit sa race. Frédéric I. en avoit
reçu l'expectative de l'Empereur, en
faveur de la cession de la Principauté
de Stoibust.

Dans le Sud, Philippe V. régnoit

déjà paisiblement en Espagne, & Victor-Amedée, Duc de Savoie, reconnu Roi de Sicile par la Paix d'Utrecht, s'étoit fait couronner à Palerme, malgré les menaces de l'Empereur & les cris du Pape. Louis XIV. qui venoit de faire sa paix avec la plus grande partie de l'Europe, pressoit vivement Charles XII. que son obstination refroidissoit contre la paix. Dans le cours de cette campagne, Villars prit Landau & Fribourg, sans que l'habileté du Prince Eugene pût s'y opposer. L'Empereur soutenoit cette guerre, plutôt par orgueil que par raison, trop foible par lui-même pour résister à Louis XIV. Ses troupes étoient fondues, ses ressources épuisées, & la bourse des Puissances maritimes étoit fermée pour lui.

Le mauvais succès de cette cam-

pagne *, & la crainte d'un avenir plus malheureux, firent connoître à l'Empereur que sans force l'arrogance est vaine, & qu'il y a une politique pour tous les tems, qui cale les voiles dans la tempête, & les déploie lorsque le vent est favorable. La hauteur Autrichienne plia pour cette fois sous la nécessité. Eugene & Villars se rendirent à Rastadt, dans le Marquisat de Bade; ils convinrent entr'eux des préliminaires, ce qui achemina l'ouverture du Congrès à Basle en Suisse, où la paix fut signée le 7 de Septembre.

L'Empereur céda Landau à la France; il reconnut Philippe V. † & renonça à ses prétentions sur le Royaume d'Espagne. Louis XIV. restitua les con-

* En 1714.

† Le contraire est trop connu, pour que l'Auteur ne le rectifie pas.

quêtes qu'il avoit faites au-delà du Rhin ; il promit de raser les fortifications de Huningue, & de ne point troubler l'Empereur dans la possession du Royaume de Naples, du Milanois & du Mantouan ; il reconnut le neuvième Electorat, & l'on convint de régler, par un traité particulier, ce qu'il restoit à discuter, touchant la barriere de Flandre.

Dans ce tems mourut la Reine d'Angleterre, après une maladie longue & cruelle : quelques-uns de ses Ministres avoient fait d'inutiles efforts pour appeller le Prétendant à sa succession. George d'Hanovre, petit-fils de la Princesse Palatine, fille de Jacques I, fut proclamé Roi d'Angleterre, & porté sur ce trône par les vœux de toute cette Nation. C'est ce Prince que nous avons vû gouverner l'Angleterre, &

respecter la liberté, se servir des sub-
sides que lui accordoit le Parlement
pour le corrompre: Roi sans faste, po-
litique sans fausseté, & qui s'attira par
sa conduite la confiance de toute l'Eu-
rope.

Après avoir parlé des affaires du
Sud, il est tems de revenir au Nord,
où la complication des événemens em-
brouilloit les choses plus que jamais.
Charles XII. lassé de cette opiniâreté
sans exemple, qui le tenoit au lit à
Demotica, toujours résolu d'exciter la
Perte contre le Czar, tandis que ses
ennemis profitant de son absence, dé-
truisoient ses armées, & lui enlevoient
les plus riches Provinces; Charles XII.
dis-je, passa subitement, & sans ad-
mettre de nuances, de cette inactivité
aux plus rudes travaux: Il partit de
Demotica, faisant une diligence pro-

digieuse, & traversant à cheval les États héréditaires de l'Empereur, la Franconie & le Meklenbourg, il arriva l'onzième jour à Stralsund, lorsqu'on l'y attendoit le moins. Sa première démarche fut de protester contre le séquestre de Stettin, & de déclarer que n'ayant signé aucune convention, il n'étoit point obligé de reconnoître celle que ses Généraux avoient faite en son absence. Avec un caractère comme celui de ce Prince, il n'y avoit d'autres argumens que ceux de la force. Frédéric-Guillaume fit avertir Charles XII. qu'il ne souffriroit point que les Suédois entraissent en Saxe, & il fit avancer en même tems un corps considérable de troupes auprès de Stettin.

Le peu d'attention que les Suédois sembloient faire à ces remontrances, obligea le Roi d'entrer dans l'alliance

des Russes, des Saxons & des Hano-
vriens, afin de maintenir ses engage-
mens contre l'opiniâtreté de Charles
XII. Ce Monarque s'empara d'Anclam,
Wolgast, & de Gips-Walde, où il y
avoit garnison Prussienne; cependant
par un reste de ménagement, il renvoya
les troupes Prussiennes sans leur faire
violence. Au commencement de la cam-
paigne suivante, les Suédois délogerent
les Prussiens de l'Isle d'Usedom, &
firent prisonniers de guerre un deta-
chement de huit cens hommes; ils
rompirent par cette hostilité la neu-
tralité des Prussiens, & devinrent les
agresseurs. Le Roi jaloux de sa gloire,
fut irrité du procédé des Suédois;
quoiqu'il eût peine à digérer dans ce
premier moment l'affront qu'on lui
faisoit, il ne put s'empêcher de s'é-
crier: *Ah! faut-il qu'un Roi que j'es-*

24 *Continuation des Mémoires*
tine, me contraigne à devenir son en-
nemi? Flemming se trouvoit alors à
Berlin; c'étoit le même qui par ses
intrigues avoit rendu son Maître Roi
de Pologne, & qui fut cause qu'on le
détrôna par l'imprudente conduite qu'il
 tint comme Général. Flemming ap-
prenant l'infraction que les Suédois
 venoient de faire de la neutralité, il se
rendit d'abord chez le Roi, & profita
si bien des premiers momens de son
emportement, qu'il le poussa à l'heure
même à déclarer la guerre à Charles
XII. Dès le mois de Juin, vingt mille
Prussiens joignirent les Saxons & les
Danois en Poméranie. Le Roi se ren-
dit à Stettin, où après avoir fait de-
farmer le bataillon des troupes de Hol-
stein, qui y étoient en garnison, il fit
prêter le serment de fidélité à la Bour-
geoisie, & de là il vint en personne

se mettre à la tête de son armée. L'Europe vit alors un Roi, c'étoit Charles XII. à la tête de quinze mille Suédois aguerris, & amoureux jusqu'à l'idolâtrie de l'héroïsme de leur Prince; de plus, sa grande réputation & les préjugés de l'Univers combattoient encore pour lui. Dans l'armée des Alliés, le Roi de Prusse examinoit les projets, décidoit des opérations, & persuadoit aux Danois de s'y prêter. Le Roi de Dannemark, mauvais Soldat, & peu militaire, ne s'étoit rendu au siège de Stralsund que dans l'espérance d'y jouir du spectacle de Charles XII. humilié sous ces deux Rois. Le Prince d'Anhalt étoit l'ame de toutes les opérations militaires; c'étoit un homme d'un caractère violent & entier, vif & sage dans ses entreprises, qui avoit l'expérience des plus belles campagnes

26 *Continuation des Mémoires*
du Prince Eugene , avec la chaleur d'un
héros ; ses mœurs étoient féroces , son
ambition demesurée , sçavant dans l'art
des sièges , heureux guerrier , mauvais
citoyen , & capable de toutes les en-
treprises des Marius & des Sylla , si la
fortune avoit favorisé son ambition , de
même que celle de ces Romains. Les
Généraux Danois étoient des fantô-
mes , & leurs Ministres des pédans.
Cette armée composée , comme nous
venons de le dire , vint mettre le siège
devant Stralsund ; cette ville est assise au
bord de la mer Baltique , la flotte Sué-
doise pouvoit la rafraîchir de vivres ,
de munitions & de troupes. Son assiète
est forte , un marais impraticable dé-
fend deux tiers de sa circonférence ;
le seul côté par où elle étoit accessible ,
étoit défendu par un bon retranche-
ment , qui du Septentrion prenoit au

bord de la mer, & alloit l'appuyer à l'Orient du marais dont nous avons parlé. Dans ce retranchement campoient douze mille Suédois, & Charles XII. à leur tête.

Le nombre des obstacles qu'il y avoit à vaincre, obligea les assiégeans à les lever successivement. Le premier point étoit d'éloigner la flotte Suédoise des côtes de la Poméranie, afin de priver Charles XII. de toutes sortes de secours qu'il pouvoit attendre de la Suède. Le Roi de Dannemark ne vouloit point risquer un combat avec l'escadre qu'il avoit dans ses parages, & ce préalable du siège devint une affaire de négociation. Il est aussi facile de prouver à un homme clair-voyant la nécessité d'une chose, par de bonnes raisons, qu'il est, pour ainsi dire, impossible de faire sentir l'évidence à un

esprit borné, qui se défie de lui-même, & qui craint que les autres ne l'égalent. Cependant l'ascendant que le génie du Roi de Prusse avoit sur celui du Roi de Dannemark, força en quelque maniere ce Prince à avoir la victoire, que son Amiral remporta sur l'escadre Suédoise. Les deux Rois furent spectateurs de ce combat, qui se donna à une lieue des côtes, & la mer devint libre aux Alliés. Les Prussiens, commandés par le Général Arnimb, firent ensuite une descente sur l'Isle d'Usedom, d'où ils chasserent les Suédois, & prirent le Fort de Penamunde l'épée à la main. Après que cet obstacle fut levé, on se prépara à l'attaque des retranchemens. Pour le malheur des Saédois, il se trouva un Officier Prussien, qui facilita cette entreprise, la plus difficile & la plus délicate de

tout le siège. Cet Officier s'appelloit Gaudin ; il se ressouvenoit que dans le tems qu'il fit ses Humanités à Stralsund au Collége, il s'étoit souvent baigné dans ce bras de mer, qui n'étoit ni profond, ni fangeux, proche du retranchement. Pour plus de sûreté, il le fonda de nuit, & trouva qu'on y pouvoit passer à gué, tourner le retranchement par sa gauche, & prendre les ennemis en flanc & à dos. Ce projet fut heureusement exécuté: on attaqua les Suédois de nuit. Tandis qu'un corps marcha droit au retranchement, un autre passa la mer proche du rivage, & se trouva dans leur camp, avant même qu'ils s'en apperçussent. La surprise d'une attaque inopinée, la confusion, qui est inséparable de toutes les affaires de nuit, & sur-tout le corps considérable qui leur tomboit en flanc,

les mit promptement en déroute.

Ils abandonnerent leur retranchement, & se sauverent vers la ville. Charles XII. au désespoir d'être abandonné de ses troupes, voulut combattre seul. Ses Généraux ne le sauverent qu'à peine de la poursuite des assiégeans; tout ce qui ne gagna pas promptement Stralsund, fut tué, ou fait prisonnier, le nombre de ceux qu'on prit alors passoit quatre cens hommes. Pour resserrer entierement la ville, il fut résolu de se rendre maître de l'Isle de Lügen, dont les assiégés pouvoient encore tirer quelque secours.

Le Prince d'Anhalt, à la tête de vingt-mille hommes, passa sur des vaisseaux de transport le bras de mer qui sépare la Poméranie de cette Isle; cette flotte conservoit l'ordre de ba-

taille que les troupes observent sur terre. On fit mine d'aborder à l'Isle du côté de l'Orient ; mais tournant tout d'un coup à gauche, le Prince d'Anhalt débarqua ses troupes au petit Port de Stresflora, où l'ennemi ne l'attendoit point. Il se posta en quart de cercle, de sorte que ses deux aîles étoient appuyées à la mer. Il fit travailler avec beaucoup de diligence à des retranchemens, qu'il fortifia de chevaux de frise. Sa disposition étoit telle, que deux lignes d'Infanterie contenoient le retranchement, la Cavalerie formoit le troisiéme, à l'exception de six bataillons, qu'il avoit postés au dehors de ses lignes, afin d'être à portée de tomber sur le flanc gauche de ceux qui pourroient venir l'attaquer de ce côté-là.

Charles XII, trompé par la feinte

32 *Continuation des Mémoires*
du Prince d'Anhalt, ne put arriver à
tems pour s'opposer à son débarque-
ment ; connoissant l'importance de
cette Isle, quoiqu'il n'eût que quatre
mille hommes, il s'avança de nuit
vers le Prince d'Anhalt, tant pour lui
cacher le petit nombre de ses troupes,
que dans l'espérance de le surprendre.
Il marchoit à pied, l'épée à la main,
à la tête de son Infanterie, qu'il con-
duisit jusqu'au bord du fossé ; il arra-
cha de ses propres mains les chevaux
de frise qui le bordoient, & fut blessé
légerement dans cette attaque, & le
Général Daring tué à son côté. L'iné-
galité du nombre, l'obscurité de la
nuit, l'effort des soixante-un escadrons
Prussiens, qui tomberent sur le flanc
des Suédois, les obstacles d'un retran-
chement garni de chevaux de frise, &
sur-tout la blessure du Roi ; toutes ces
raisons,

raisons, dis-je, firent perdre aux Suédois les fruits de leur valeur. La fortune avoit tourné le dos à cette Nation, tout s'acheminoit à son déclin. Le Roi blessé, se retira pour se faire panser; ses troupes rebutées, s'enfuirent. Le lendemain, douze cens Suédois furent faits prisonniers au Fehrschanze. L'Isle de Rugen fut entièrement occupée par les Alliés. On donna beaucoup de regret à la mémoire du brave Colonel Waslerleben, qui fut tué à la tête des Gendarmes Prussiens, après avoir contribué en grande partie à la défaite des Suédois.

Après cette infortune, Charles XII. abandonna l'Isle de Rugen, & repassa à Stralsund. Cette ville étoit presque réduite aux abois. Les assiégeans parvenus à la contrescarpe, commençoient déjà à construire leur galerie sur le fossé principal,

Le caractère du Roi de Suède étoit de se roidir contre les revers ; il vouloit s'opiniâtrer contre la fortune, & défendre en personne la brèche, à laquelle les assiégeans alloient donner un assaut général.

Les Généraux se jetterent à ses pieds, pour le conjurer de ne pas s'exposer aussi inutilement ; & voyant qu'ils ne pouvoient pas le fléchir par leurs prières, ils lui firent voir le danger qu'il courroit de tomber entre les mains de ses ennemis. Cette appréhension le détermina enfin à abandonner cette ville ; il s'embarqua sur une légère nacelle, avec laquelle il passa, à la faveur de la nuit, au milieu de la flotte Danoise, qui bloquoit le port de Stralsund, & il gagna avec peine le bord d'un de ses vaisseaux, qui le transporta en Suède. Quatorze ans auparavant il

étoit parti de ce Royaume , comme un Conqué rant qui alloit assujettir le Monde à sa fortune, & il y revint alors comme un fugitif , poursuivi par ses ennemis , dépouillé de ses plus belles Provinces , & abandonné de son armée.

Dès que le Roi de Suéde fut parti , la ville de Stralsund ne songea qu'à se rendre ; la garnison capitula le 27 Décembre. Le Général Ducket , qui en étoit Gouverneur , envoya au quartier du Roi de Prusse , pour traiter les articles de la capitulation. La garnison se rendit prisonniere de guerre , & deux bataillons Prussiens , autant de Saxons , & autant d'Hanovriens , prirent possession de cette ville. De tous les Suédois faits prisonniers dans le cours de cette campagne , le Roi forma un nouveau Régiment d'Infan-

terie, qu'il donna au Prince Léopold, second fils de celui qui commandoit ses armées.

Ensuite de ces expéditions, les vainqueurs partagerent entr'eux les dépouilles des vaincus. Le Roi conserva cette partie de la Poméranie, qui est située entre l'Oder & la Sene, petite riviere qui sort de Mecklenbourg, & qui va se jeter dans la mer à Pennamunde. La Poméranie située entre la Sene & le Duché de Mecklenbourg, fut réservée à la Suède, par la paix de Stockholm; & George, Roi d'Angleterre, acheta les Duchés de Bremen & de Verden, que le Roi de Dannemarck avoit conquis sur la Suède, & que la Maison de Hanovre possède encore aujourd'hui.

Quoique la paix ne fût pas encore conclue, le Roi jouissoit déjà tran-

quillement de ses conquêtes. Il alla en Prusse, où il ne fut point couronné; il pensoit que cette cérémonie vaine convenoit mieux à des Royaumes électifs, qu'à des Royaumes héréditaires. En méprisant tous les dehors de la Royauté, il n'en étoit que plus attaché à en remplir les devoirs. Il parcouroit la Prusse & la Lithuanie*, & il fit le projet de réparer dans ces Provinces la misere & le dépeuplement que la peste y avoit occasionnés.

Pour ne point interrompre l'enchaînement des faits, nous avons rapporté de suite les événemens principaux de la campagne de Poméranie; il est tems de voir à présent les changemens qui

* Par Lithuanie, on doit entendre ici un petit territoire entre la Prusse & la Lithuanie, & que l'on nomme, petite Lithuanie, mais qui n'est pas le Grand Duché de ce nom.

38 *Continuation des Mémoires*

arriverent pendant cette année dans le reste de l'Europe , & comment les constitutions politiques des Puissances venant à s'altérer , donnerent lieu à de nouveaux sistêmes.

La mort de Louis XIV. * fit prendre au Gouvernement de la France une face toute nouvelle. De la nombreuse postérité de ce Monarque , il ne restoit que son arriere-petit-fils ; le Prince étoit au berceau. Son bisayeul avoit établi son fils légitimé , le Duc du Maine , Président du Conseil de la Régence. Ce Roi si absolu pendant sa vie , fut mal obéi après sa mort. Le Parlement jugea entre le Duc d'Orléans & le Duc du Maine , ou , pour mieux dire , il s'érigea en arbitre de la dernière volonté du feu Roi , & il décida que Philippe d'Orléans, pre-

* En 1715.

mier Prince du Sang , avoit des droits incontestables à la Régence.

La politique du nouveau Régent se rapporta à deux objets principaux, dont l'un étoit de maintenir la paix avec ses voisins , ce qui l'engagea à ménager l'amitié de l'Empereur , & à s'unir adroitement avec le Roi d'Angleterre ; & l'autre , d'acquitter les dettes de la Couronne , qui étoient immenses , ce qui donna lieu au système de Law , dont le plan étoit aussi utile , que l'abus qu'on en fit devint pernicieux. Le Régent doué d'un génie supérieur , avoit les défauts des esprits vifs & hardis ; les plus vastes idées lui paroissoient aussi simples que les communes ; il s'abandonnoit aux impressions d'une imagination ardente , qui souvent outre les choses. Né pour les beaux Arts , qu'il cultiva , il eut les

foibleſſes des héros ; il fit l'Abbé Du-
bois Cardinal , moins parcequ'il ſer-
voit l'Etat , que parce qu'il étoit le
miniſtre ſecret de ſes paſſions. La ca-
lornie oſa charger ce Prince , doux
& humain , du plus horrible des for-
faits , du deſſein d'empoisonner ſon
pupille & ſon Roi : un crime utile
n'inspire pas moins d'horreur aux ames
bien nées , qu'une mauvaiſe action
perdue ; mais l'apologie véritable du
Régent , c'eſt le régime de Louis XV.

Pour aſſurer la paix du Royaume * ,
& pour écarter toutes les occaſions de
diſputes , le Régent conclut le Traité
de la barrière à Anvers , par lequel il
fut arrêté , que les Hollandois entre-
tiendroient garniſon dans Namur , Fur-
nes , Tournai , Ypres , Menin , & le
Fort de Knock , moyennant ſix cens

* En 1716.

mille florins d'Allemagne, que la Maison d'Autriche s'engageoit de leur payer par an, en vertu de quoi ils renonçoient à la régie des Pays-bas, dont l'entiere possession resta à l'Empereur Charles VI.

Les guerres qui se succédoient les unes aux autres*, empêchoient l'Europe de jouir des fruits de la paix de l'année 1715. Les Turcs étoient entrés dans la Morée, qu'ils avoient enlevée aux Vénitiens. Le Pape, qui craignoit pour l'Italie, conjura l'Empereur de prendre la défense de la Chrétienté. Charles VI assembla des troupes en Hongrie, afin de favoriser les Vénitiens, par la diversion qu'il alloit faire contre les Turcs. Dès l'an 1716, le Prince Eugene avoit battu le Grand Visir auprès de Temeswar; cette année

* En 1717.

il entreprit le siège de Belgrade, & fortifia son camp d'un bon retranchement. Les Turcs vinrent assiéger l'armée du Prince Eugene, & non contents de la bloquer, ils avancerent à lui par des approches & des tranchées. Eugene après les avoir laissé passer un ruisseau, qui les séparoit de son camp, sortit de ses retranchemens le 16 Août, les attaqua, les battit, & leur prit canons, bagages, en un mot, tout leur camp; & Belgrade, qui n'avoit plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur par capitulation.

Le Maréchal Stahrenberg, ennemi du mérite d'Eugene, déclama contre sa conduite, qu'il taxoit d'imprudence, & parla avec tant de force, qu'il s'en falloit peu que l'Empereur ne fit traduire le héros d'Allemagne devant un Conseil de guerre, pour avoir exposé

l'armée Impériale à périr sans ressource. Cependant la gloire d'Eugene étoit si brillante, qu'elle fit éclipser l'envie & les envieux.

L'année suivante *, les Turcs firent la paix à Passarowitz, & cédèrent à l'Empereur Belgrade, & tout le Bannat de Temeswar. Les Vénitiens, qui avoient servi de prétexte aux conquêtes de Charles VI. payerent les acquisitions que l'Empereur fit, par la perte de la Morée, & ils s'aperçurent, mais trop tard, que le secours d'un Allié puissant est toujours dangereux.

Charles VI. étoit à peine sorti de cette guerre, qu'il eut d'autres ennemis à combattre. Il s'étoit élevé en Espagne un homme d'un esprit entendu & entreprenant, profond, hardi, fécond en ressources, & fait en un mor

* En 1718.

pour aggrandir , ou pour bouleverser les Empires : c'étoit l'Abbé Alberoni , Italien de naissance , que le Duc de Vendôme amena en Espagne , où son habileté se fit d'abord connoître , par le renvoi du Cardinal Guidin qui gouvernoit ce Royaume , & dont il occupa la place.

Mal Guidice

Alberoni fit des pas de Géant vers la fortune. Il s'insinua dans l'esprit de la Reine , qui étoit une Princesse de Parme , & il seconda les vûes qu'elle avoit d'établir ses fils en Italie. La flotte que le Roi d'Espagne avoit d'abord destinée au secours des Vénitiens , fut employée à la conquête de l'Isle de Sardaigne , qui appartenoit à l'Empereur.

Cagliari passa sous le pouvoir des Espagnols , & toute la Province fut dans peu subjuguée.

Les représentations de l'Angleterre & de la France n'empêcherent pas la Reine d'Espagne de suivre les desseins qu'Alberoni, devenu Cardinal, lui sugéroit. Cette Princesse avoit secrettement résolu de conquérir tout ce qu'elle pourroit de l'Italie. L'Empereur, aux pressantes sollicitations de l'Angleterre, avoit consenti de donner l'investiture de la Toscane, de Parme & du Plaisantin, à l'Infant Don Carlos : mais Philippe V. s'obstinoit à demander le Royaume de Naples.

L'ambition démesurée d'une Puissance nouvellement établie, porta l'Empereur, le Roi de France & celui d'Angleterre, à la conclusion de la quadruple alliance, qu'ils opposerent comme une ligue puissante, aux entreprises de Philippe. Les Hollandois, qui devoient accéder à cette ligue, se

46 *Continuation des Mémoires*

réserverent pour la médiation, & ils furent remplacés par le Duc de Savoie.

Cette formidable alliance n'altéra ni les projets d'Alberoni, ni la fermeté de la Reine d'Espagne, ni le desir qu'avoit le Roi son époux d'établir sa famille. La flotte Espagnole, que l'Europe croyoit destinée pour Naples, aborda à Palerme, qui se rendit, & le Marquis de Lede prit le titre de Viceroy de Sicile. Cependant l'Amiral Bing vint avec vingt vaisseaux Anglois dans la Méditerranée; battit la flotte Espagnole dans le Fare; mais quoiqu'il eût pris quatorze de ses plus beaux vaisseaux, il ne put empêcher que le Marquis de Lede ne prit Messine. Le Duc de Savoie se détermina dans cette nécessité, à échanger avec l'Empereur la Sicile contre le Royaume de Sardaigne, dont ensuite il prit le nom. Le

génie d'Alberoni , trop peu occupé d'une entreprise , étoit si vaste , qu'il en méditoit deux à la fois ; ses desseins s'étendoient de tous les côtés , comme ces mines qui poussent , au loin dans la campagne , plusieurs rameaux , éloignés les uns des autres , qui jouent successivement , & font sauter les ennemis aux endroits où ils s'y attendent le moins : une mine étoit crevée en Italie , une autre fut éventée en France.

C'étoit la fameuse conspiration que le Prince de Cellamare forma contre le Régent. Selon ce projet , l'Espagne vouloit faire un débarquement sur les côtes de Bretagne , rassembler les mécontents du Poitou , saisir le Roi & le Duc d'Orléans , assembler les Etats généraux , qui représentent la Nation en Corps , & faire nommer le Roi d'Espagne tuteur de Louis XV. & Ré-

48 *Continuation des Mémoires*

gent de France. Un hazard singulier fit avorter ce dessein : le Secrétaire du P. Cellamare étoit un des chalands de la Fillon , personne renommée pour les mariages clandestins qui se faisoient chez elle.

L'industrie de cette femme avoit servi plus d'une fois le Régent & le Cardinal Dubois. La Fillon trouvant un jour le Secrétaire d'Espagne plus rêveur qu'à l'ordinaire , & ne pouvant tirer de lui le sujet de sa mauvaise humeur , lui lâcha une fille adroite & rusée , qui le fit boire & parler : cette fille le fouilla dans son gousset ; les papiers dont il étoit chargé , parurent à la Fillon d'une si grande importance , qu'elle les porta dans l'instant au Régent. Ce Prince fit arrêter sur le champ le Secrétaire ; tous les complices de la conjuration furent découverts. Il en coûta

coûta la vie à cinq Gentilshommes Bretons ; le Duc du Maine , le Cardinal de Polignac , & quelques autres Seigneurs , furent exilés. La Cour envoya des troupes en Bretagne , & lorsque le Duc d'Ormond s'y présenta avec la flotte Espagnole , personne ne remua. La constance du Régent ne fut jamais aussi ébranlée que par cet événement. Quelques personnes ont prétendu qu'il méditoit son abdication , mais qu'il fut retenu par la fermeté du Cardinal Dubois , qui admiroit les voies dont la Providence s'étoit servie dans cette affaire , pour conserver la Régence entre les mains du Duc d'Orléans. L'Europe étoit comme une mer agitée , qui gronde encore après l'orage , & ne se calme que successivement. Les malheurs de Charles XII. ne l'avoient point corrigé de ses passions ; son res-

sentiment qui le suivoit en Suède, éclata contre le Dannemarck.

Il attaqua la Norwége *, ayant avec lui le Prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa sœur la Princesse Ulrique. Il prit Christianie; mais ne pouvant forcer la citadelle de Friderishall, & manquant de subsistance, il abandonna ses conquêtes. L'appréhension des Russes l'avoit retenu en séance. Il fit cette année † une nouvelle irruption en Norwége; il assiégea Friderishall, & fut tué dans la tranchée. Cette valeur, dont il étoit si prodigue, lui devint funeste: un coup de fauconneau tiré d'une bicoque, termina la vie d'un Prince qui faisoit trembler le Nord, dont la valeur tenoit de l'héroïsme, & qui auroit été

* En 1717.

† En 1718.

le plus grand homme de son siècle, s'il avoit été modéré & juste. La mort de ce Prince fut le signal de l'armistice. Les Suédois leverent le siège de Friderishall ; ils repasserent leurs frontieres, & les Danois ne les suivirent pas. Avec Charles XII. expirerent ses projets de vengeance. Il étoit encore occupé de plus vastes desseins : animé contre le Roi George d'Angleterre, qui lui avoit enlevé les Duchés de Bremen & de Verden, il alloit former une alliance avec le Czar, afin de chasser la Maison d'Hanovre d'Angleterre, & d'y rétablir le Prétendant. Goerz, qui succéda au Comte de Piper dans le Ministère de Suède, étoit dans le Nord ce qu'Alberoni étoit dans le Sud. Les intrigues agitoient tous les Cabinets des Princes. Ses desseins ne se bornoient point à l'Europe, il étoit

né pour être Ministre d'Alexandre ou de Charles XII. Mais en formant les plus grands projets, il surchargea la Suède d'impôts, afin de pouvoir les exécuter. La misere du peuple & la faueur dont il jouissoit, lui attirerent la haine du Public. Dès que la nouvelle de la mort du Roi se répandit, la Nation fit le procès à son Ministre: l'envie inventa un nouveau crime pour les charges; il fut accusé d'avoir calomnié la Nation auprès du Roi, & il eut la tête tranchée.

En punissant Goerz, les Suédois flétrissoient indirectement la mémoire d'un héros, dont ils honorent encore à présent la mémoire. Mais le peuple est un monstre composé de contradictions, qui passe impétueusement d'une extrémité à l'autre, & qui dans ses caprices protège ou opprime le vice & la

vertu indifféremment. Le trône de Suède fut rempli par Ulrique, sœur de Charles XII. & épouse du Prince héréditaire de Hesse. Frédéric-Guillaume ne put s'empêcher de répandre quelques larmes, lorsqu'il apprit la mort de Charles XII. il estimoit les grandes qualités de ce Prince, dont il étoit devenu l'ennemi à regret, & par une espèce de violence.

L'exemple de Charles XII. avoit fait tourner la tête à bien de petits Princes de l'Allemagne, trop foibles pour l'imiter.

Le Duc Charles-Léopold de Mecklenbourg forma le projet ambitieux de lever une armée; & pour fournir aux frais de son entretien, il foula ses Sujets par des vexations énormes. Le poids des impôts s'appesantit à un point, que la Noblesse excédée en porta

des plaintes à Vienne, où elle fut appuyée par Bernstorff, Ministre de Hanovre, mais Mecklenbourgeois de naissance.

Il obtint de l'Empereur * un décret fulminant contre le Duc. Quoique ce Prince eût épousé la nièce du Czar, pour s'assurer une puissante protection, cela n'empêcha pas l'Empereur, poussé par Bernstorff, de donner un décret de commission à l'Electeur de Hanovre & au Duc de Brunswick, pour prendre ce Pays en séquestre. Le Roi de Prusse se plaignit à Vienne, de ce qu'étant Directeur du Cercle de la basse Saxe, ce décret ne lui avoit point été adressé. L'Empereur lui répondit qu'il étoit contre les loix de l'Empire de charger le Roi de séquestre, à cause qu'il avoit l'expectative

* En 1719.

sur le Mecklenbourg; sur quoi le Czar déclara qu'il ne souffriroit jamais qu'on opprimât un Prince qui venoit d'entrer dans sa famille.

Ce qui arrêta le plus Frédéric-Guillaume dans cette affaire, c'est que le Roi d'Angleterre ayant eu l'adresse de se faire médiateur de la paix que la Prusse négocioit en Suède, devoit alors être traité avec beaucoup de ménagement; de sorte que les Hanovriens restèrent en possession du séquestre, dont ils font monter les frais à quelques millions. Voilà les termes où est demeurée cette affaire, & elle y est encore au tems que nous écrivons cette histoire. Quoique la paix ne fût point conclue avec la Suède, les choses alloient comme si elle eût été faite. Le Roi qui voyoit la tranquillité de ses Etats assurée, commença dès lors à régner véritablement, c'est-à-

56 *Continuation des Mémoires*
dire, à faire le bonheur de ses peuples.
Ce Prince haïssoit ces génies remuans,
qui communiquent leurs passions tumultueuses dans toutes les régions où l'intrigue peut pénétrer; il n'aspiroit point à la réputation de ces conquérans, qui n'ont d'autre amour que celui de la gloire; mais bien à celle des Législateurs, qui n'ont d'autre objet que le bien & la vertu. Il pensoit que le courage d'esprit, si nécessaire pour réformer des abus, & pour introduire des nouveautés utiles dans un Gouvernement, étoit préférable à cette valeur de tempérament, qui fait affronter les plus grands dangers, sans craindre, à la vérité, mais souvent aussi sans connoissance. Les traces que la sagesse de son gouvernement a laissées dans l'Etat, dureront autant que la Prusse subsistera en corps de Nation. Frédéric.



Guillaume établit alors véritablement son système militaire, & le lia si adroitement avec le reste du Gouvernement, qu'on ne pourroit y toucher sans hazarder de bouleverser l'Etat même. Pour juger de la sagesse de ce système, peut-être qu'il ne fera pas inutile d'entrer ici dans quelque discussion sur cette matiere.

Dès le règne de Frédéric I. il s'étoit glissé quantité d'abus touchant les taxes, qui étoient devenues arbitraires; les cris de tout l'Etat en demandoient la réforme. Lorsque cette matiere fut examinée, il se trouva qu'il n'y avoit aucun principe, selon lequel les possesseurs des terres étoient taxés à payer les contributions; que dans quelques endroits, on avoit réglé les impôts sur le pied où ils étoient avant la guerre de trente ans; mais que tous les

58 *Continuation des Mémoires*
propriétaires des terres défrichées depuis ce tems, dont le nombre étoit considérable, étoient taxés indifféremment. Afin de rendre ces impôts proportionnés, le Roi fit exactement mesurer tous les champs cultivables, & rétablit l'égalité des contributions, selon les différentes classes des bonnes & des mauvaises terres; & comme le prix des denrées étoit beaucoup haussé depuis la Régence du grand Electeur, il haussa de même les impôts, à proportion de ce prix, ce qui augmenta considérablement ses revenus.

Mais afin de répandre d'une main ce qu'il recevoit de l'autre, il créa quelques Régimens d'Infanterie nouveaux, & augmenta sa Cavalerie, de sorte que l'armée montoit à soixante mille hommes, & il distribua ces troupes dans toutes les Provinces, de façon

que l'argent qu'elles payoient à l'Etat, leur retournoit fans cesse par le moyen des troupes; & afin que le Payfan ne fût point chargé par l'entretien des Soldats, toute l'armée, tant Cavalerie qu'Infanterie, entra dans les villes; par ce moyen les accises augmentoient les revenus. La discipline s'affermissoit dans ses troupes, les denrées haussèrent de prix, & nos laines que nous vendions aux Etrangers, & que nous rachetions lorsqu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du Pays; toute l'armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans, & Berlin se peupla d'un nombre d'Ouvriers, qui ne vivent que de leur industrie, & qui ne travaillerent que pour les troupes. Les manufactures solidement établies, devinrent florissantes, & elles fournirent d'étoffes de laine une grande

partie des Peuples du Nord.

Afin que cette armée, qui dès l'an 1718 montoit à près de soixante mille hommes, ne devînt point à charge à l'Etat par le nombre des recrues dont elle avoit besoin, le Roi fit une Ordonnance, par laquelle chaque Capitaine étoit obligé d'enrôler du monde dans l'Empire, & quelques années après les Régimens étoient composés moitié de Citoyens, moitié d'Etrangers.

Le Roi repeupla la Prusse & la Lithuanie, que la peste avoit dévastée; il fit venir des Colonies de la Suisse, de la Suabe & du Palatinat, qu'il y établit, avec des frais énormes, à force de tems & de peine; il parvint enfin à rebâtir & à repeupler ce Pays défolé, qui avoit été effacé, pour un tems, du nombre des terres habitables. Il parcourroit annuellement toutes ces

Provinces ; & dans ces voyages périodiques , il encourageoit en tout lieu l'industrie , & faisoit naître l'abondance. Beaucoup d'Etrangers étoient appellés dans ses Etats ; ceux qui établissoient des manufactures dans les villes , & ceux qui y faisoient connoître des arts nouveaux , étoient excités par des bénéfices , des privilèges & des récompenses.

L'esprit d'intrigue , & la malice d'un simple particulier , altéra pour un tems la tranquillité dont jouissoit la Cour & l'Etat : ce malheureux étoit un Gentilhomme Hongrois , il se nommoit Clément ; il fondoit les espérances de sa fortune sur la subtilité de sa fourberie : à force d'impostures , il étoit parvenu à sémer la mesintelligence entre la Cour Impériale & celle de Saxe. Comme il ne vivoit que d'artifices , il lui falloit

62 *Continuation des Mémoires*

souvent des dupes nouvelles , & il vouloit étendre ses contributions jusqu'à la bourse du Roi. Il vint à Berlin, & s'introduisit à la Cour, en s'offrant de découvrir des secrets de la dernière importance. Ces secrets consistoient dans une conjuration imaginaire, tramée entre l'Empereur & le Roi de Pologne, dans laquelle les principales personnes de la Cour étoient impliquées. Clément assuroit, que ces personnes mécontentes avoient été corrompues par l'appas des richesses, & par des vûes d'ambition. Le plan de la conjuration étoit, à ce qu'il prétendoit, de saisir la personne du Roi, dans un château nommé Wuxterhausen, où il passoit régulièrement deux mois de l'automne, & de la livrer à l'Empereur. Ce qui donnoit en quelque sorte de la vraisemblance à ce

de Brandebourg. 63
projet, c'est que ce château n'étoit qu'à
quatre milles des frontieres de la Saxe,
& que le Roi y étoit sans Gardes.

Frédéric-Guillaume méprisa, au
commencement, ces insinuations, &
il ne fut ébranlé que par une lettre
du Prince Eugene, remplie de ce des-
sein, que Clement lui montra. Ce scé-
lérat se fit fort de convaincre entiere-
ment le Roi de tout ce qu'il avoit
avancé, en lui produisant des lettres
du Prince d'Anhalt, du Général Grum-
kow, & d'autres Seigneurs de la Cour.
Tant d'effronterie & de hardiesse jetta
le Roi dans de cruels soupçons & dans
des méfiances continuelles. Il se pro-
posa enfin d'éprouver en sa présence,
si Clement connoîtroit l'écriture des
personnes qu'il accusoit. On jeta sur
une table une liasse de lettres de dif-
férentes mains, en l'obligeant d'en

64 *Continuation des Mémoires*

reconnoître l'écriture. Clement s'y trompa, & sa fourbe découverte, il avoua dans sa prison qu'il avoit contrefait l'écriture & le sceau du Prince Eugene. Il reçut le juste salaire que méritoient ces impostures & ses méchancetés; on lui coupa la tête. Cependant ces fausses accusations ne laissoient pas que de renverser quelques fortunes, & de causer pour un tems des méfiances & des ombrages. La calomnie s'introduit plus facilement dans l'esprit des Princes, que la justification; ils connoissent assez les hommes, pour sçavoir qu'il n'est gueres de vertu sans tache, & ils voyent tant d'exemples de la méchanceté du cœur humain, qu'ils sont plus sujets à être trompés que des particuliers, qui vivent éloignés du monde. Les mensonges de Clement avoient pris crédit

en

en quelque maniere, à la faveur de la conjuration du Prince Cellamare. Cette conjuration bien plus réelle que celle de Clement, eut aussi des suites plus importantes, au moyen de la quadruple alliance qui venoit de se conclure. Le Régent avoit la facilité de se venger, sans courir les moindres risques, des entreprises du Cardinal Alberoni ; il n'en laissa pas échapper l'occasion, & il publia, en déclarant la guerre à l'Espagne, qu'il n'en vouloit qu'au premier Ministre.

Bervick, à la tête de l'armée Francoise, prit Saint-Sébastien & Fontarabie, tandis que la flotte Angloise désola les ports de Saint-Antoine & de Vigos, & que Mercy passant en Sicile avec l'armée de l'Empereur, obligea le Marquis de Leda à lever le siège de Melazo, & reprit la ville & la cita-

66 *Continuation des Mémoires*
delle de Syracuse. Le Roi d'Espagne
marcha avec son armée sur les fron-
tieres de son Royaume, & conduisit
une colonne de ses troupes, la Reine
la seconde, & le Cardinal la troisiéme;
mais ils n'étoient pas faits tous les
trois pour commander des armées, &
le Roi découragé par la mauvaise tour-
nure que prenoit pour lui le commen-
cement de cette guerre, aima mieux
sacrifier son premier Ministre, que
d'exposer sa Monarchie à de plus
grands hazards: c'étoit effectivement
l'unique moyen de rétablir dans l'Eu-
rope une paix solide. Qu'on eût donné
deux Mondes comme le nôtre à boule-
verser au Cardinal Alberoni, il en au-
roit encore demandé un troisiéme;
ses desseins étoient trop vastes, & son
imagination trop fougueuse: il avoit
résolu de chasser l'Empereur de l'Italie,

de rendre son Maître Régent de la France ; & afin de remettre le Prétendant sur le trône d'Angleterre , il vouloit animer Charles XII. contre le Roi George , & armer les Turcs & les Russes contre l'Empereur Charles VI.

La raison pour laquelle on voit échouer tous ces vastes projets des ambitieux, est, à ce qu'il paroît, qu'en politique comme en mécanique, les machines simples ont un avantage extrême sur celles qui sont trop composées : plus les ressorts qui concourent à un même mouvement sont compliqués, & moins ils sont d'usage.

L'enthousiasme d'Alberoni ne se communiqua pas aux Princes qui devoient être les exécuteurs de son projet : il étoit vivement frappé de ses idées ; les autres l'étoient foiblement. Lors même que le bon sens se laisse

entraîner dans la carrière hazardeuse de l'imagination, il n'y fait pas un long chemin, la réflexion l'arrête, la prévoyance l'intimide, & souvent les obstacles le découragent. C'est ce qu'Alberoni éprouva des Princes qu'il vouloit engager dans ses vûes; il tomba lui-même dans les pièges qu'il avoit rendus à la tranquillité de l'Europe, & il repassa en Italie à la faveur des passeports qu'il reçut des Puissances qu'il avoit le plus grièvement offensées.

On prévint * un embrasement qui pouvoit devenir funeste à l'Europe, en éloignant le flambeau qui étoit prêt à le causer. La chute d'Alberoni tenoit l'Espagne dans son vrai point d'équilibre; elle rechercha l'amitié de la France, & accéda même à la quadru-

* En 1720,

ple alliance, afin que la réconciliation en fût plus sincere.

Le Régent qui prévint auffi glorieusement les démêlés qui s'étoient élevés entre la France & l'Espagne, n'eut pas le bonheur de préserver ce premier Royaume d'un bouleversement plus grand & plus général que ceux dont des guerres longues & ruineuses sont ordinairement suivies: le système de Law avoit poussé l'entêtement des François pour le papier jusqu'à la folie; quelques fortunes subites firent extravaguer la Nation, & ce fut en outrant les choses, qu'elle les ruina.

Dès l'an 1716, Law étoit devenu Directeur de la Banque royale. Il commença dès lors à déployer son système fameux, en établissant la Compagnie d'Occident ou de Mississipi, & la Banque, dont le Roi étoit à la fois le

protecteur & le propriétaire. Le dessein du Régent & de Law étoit de doubler les fonds du Royaume, en balançant le crédit du papier par le réel de l'argent, pour attirer peu à peu les espèces dans les coffres du Souverain. L'Arrêt du 2 Août 1719, porta défense aux Particuliers, sous les plus fortes peines, de ne garder tout au plus qu'une somme de 500 liv. chez eux. Aux premières actions il en succéda de nouvelles, qu'on nomma les Filles; ensuite ces Filles engendrerent des petites Filles, & le papier créé par ce système, monta à trois milliards soixante-dix millions. Toutes les dettes de l'Etat furent acquittées par des billets timbrés à un certain coin. Les fondemens de cet édifice n'avoient été faits au commencement que pour une certaine proportion; on voulut le porter au

double & au quadruple : il s'éroula bientôt, bouleversa le Royaume, & renversa en même tems l'Architecte qui l'avoit édifié. Law pensa plus d'une fois être lapidé par le peuple, lorsque son papier tomba en décadence. Il quitta enfin le Royaume, abandonnant la charge de Contrôleur général des finances, dont il avoit été revêtu au commencement de l'année, & les grands établissemens qu'il avoit dans ce Royaume. Law n'étoit pas riche lorsqu'il vint en France, il en repartit de même, & se réfugia à Venise, où il finit ses jours dans l'indigence.

Il y a peu d'histoires qui dans un aussi court espace, représentent autant d'ambitieux humiliés. Les fortunes rapides de Goerz, d'Alberoni, de Law, se précipiterent aussi subitement qu'elles s'étoient élevées; mais l'ambition

n'est pas capable de conseil, elle s'égaré en suivant un chemin bordé de précipices. Après les chûtes d'Alberoni & de Goerz, le Sud & le Nord de l'Europe respiroient également: la paix que le Roi négocioit à Stockholm, fut enfin conclue: la modération de ce Prince diminua ses avantages. D'Ilgen ne cessoit de lui représenter, selon l'usage des Ministres, qu'il devoit profiter de ses succès; qu'en se roidissant encore, la Suède seroit contrainte de lui céder l'Isle de Rugen & la ville de Volgast, & qu'il obtiendrait de même des Danois les franchises des péages du Sund. La réponse du Roi se trouve dans les archives, écrite de sa propre main:
» Je suis content, dit-il, du destin
» dont je jouis, par la grace du ciel,
» & je ne veux jamais m'aggrandir aux
» dépens de mes voisins. « Il paya deux

millions à la Suède pour l'enclavure de la Poméranie, de sorte que cette acquisition étoit plutôt un achat qu'une conquête.

Le Roi d'Angleterre, qui avoit par sa médiation achevé la paix de Stoc-kholm *, fit peu de tems après la sienne avec l'Espagne, & Philippe V. céda Gibraltar & Port-Mahon à l'An-gleterre, à condition que le Roi George ne se mêleroit plus des affaires d'Italie. A Vienne on étoit mécontent & en-vieux des avantages dont jouissoit le Roi de Prusse : la Maison d'Autriche vouloit que les Princes d'Allemagne, qu'elle regarda comme ses vassaux, la servissent contre ses ennemis, & non pas qu'ils fissent usage de leurs forces pour leur propre aggrandissement.

Le Grand Electeur avoit secondé

* En 1721.



74 *Continuation des Mémoires*
l'Empereur, à cause que leurs intérêts
étoient souvent liés ensemble. Le Roi
Frédéric I. l'avoit secouru, tant par
ses préjugés, qu'afin d'être reconnu
Roi de Prusse. Frédéric-Guillaume,
qui n'avoit ni préjugés ni intérêts qui
jusqu'alors l'attachassent à la Maison
d'Autriche, ne lui fournit point de
secours dans les guerres de Hongrie ni
de Sicile; il n'y avoit entre lui &
l'Empereur aucun traité, & de plus
il s'excusa sous prétexte qu'il avoit à
craindre des entreprises nouvelles de
la part des Suédois. Dans le fond, il
étoit trop clair-voyant pour forger ses
propres chaînes, en travaillant à l'ag-
grandissement de la Maison d'Autri-
che, qui aspiroit en Allemagne à une
domination absolue.
La politique sage & mesurée de
Frédéric-Guillaume se tournoit entie-

rement à l'arrangement intérieur de ses Etats ; il avoit établi * sa résidence à Postdam, maison de plaifance qui originairement n'étoit qu'un chétif hameau de Pêcheurs : il en fit une belle & grande ville, où fleurissent toutes sortes d'arts, depuis les plus communs, jusqu'à ceux qui servent de raffinement au luxe.

Des Liégeois qu'il y avoit attirés par ses libéralités, y établirent une manufacture d'armes, qui fournit non seulement l'armée, mais encore les troupes de quelques Puissances du Nord. On y fabriqua bientôt des velours aussi beaux que ceux de Genes. Tous les Etrangers qui possédoient quelque industrie, étoient reçus, établis & récompensés à Postdam.

Le Roi établit dans cette ville, dont

* En 1722.

il étoit le fondateur , un grand hôpital , où sont entretenus annuellement vingt-cinq mille enfans de Soldats , qui peuvent apprendre toutes les professions auxquelles leur génie les détermine ; il établit de même un hôpital de filles , qui sont élevées aux ouvrages convenables à leur sexe. Par ces arrangemens charitables , il soulagea la misère , des Soldats chargés de famille , & il procura une bonne éducation à des enfans auxquels les peres n'étoient pas en état d'en donner. Il augmenta la même année le Corps des Cadets , où deux cens jeunes Gentilshommes font leur noviciat dans le métier des armes ; quelques vieux Officiers veillent à leur éducation , & ils ont des Maîtres pour leur donner des connoissances , & pour leur apprendre les exercices qui conviennent à des per-

sonnes de condition. Il n'est aucun soin plus digne d'un Législateur, que celui de l'éducation de la Jeunesse. Dans un âge encore tendre, ces jeunes plantes sont susceptibles de toutes sortes d'impressions; si on leur inspire l'amour de la vertu & de la patrie, ils deviennent de bons citoyens, & les bons citoyens sont les derniers remparts des Empires. Si les Princes méritent nos louanges en gouvernant leurs Peuples avec justice, ils enlèvent notre amour en étendant leurs soins jusqu'à la postérité. Le Roi envoya la même année le Comte de Truches en France, pour féliciter Louis XV. qui ayant atteint l'âge de majorité, fut sacré à Rheims.

Les calomnies que l'on avoit répandues* contre le Duc d'Orléans, avoient fait des impressions si fortes dans le

* En 1723.

78 *Continuation des Mémoires*
Public, que la France s'attendoit cha-
que jour à la mort de son Roi, lors-
qu'elle vit arriver inopinément celle
du Régent. Ce Prince ayant passé le
tems où il avoit coutume de se faire
saigner, fut attaqué d'apoplexie, entre
les bras de la Duchesse de Falaris, dans
un moment d'extase. Le Cardinal Du-
bois avoit précédé le Régent de quel-
ques mois. La Régence finit par la mort
du Duc d'Orléans, & le Duc de Bour-
bon devint premier Ministre. Le chan-
gement dans le Gouvernement de
France, & quelques entreprises de la
Maison d'Autriche, contraires aux
Traités de paix, firent changer tout le
système de l'Europe: voici de quoi il
étoit question. L'Empereur avoit fait
expédier des Lettres de commission
aux Marchands d'Ostende, pour trafi-
quer aux Indes. Cela renouvela l'at-

tion de toutes les Nations commerçantes. La France, l'Angleterre & la Hollande, alarmées d'un projet qui leur étoit également préjudiciable, s'unirent pour demander la suppression de cette nouvelle Compagnie; mais à Vienne on ne s'en émut point, & on voulut soutenir le projet de commerce avec chaleur.

On eut recours* aux voies de conciliation, comme aux moyens les plus équitables pour terminer ces différends, & pour concilier d'autres intérêts, tels que la succession de Parme & de Plaisance: on assembla un Congrès à Cambrai, où personne ne voulut céder de son terrain. Les Ministres disputèrent, comme de raison, avec chaleur; chacun soutenoit sa cause, par des argumens qu'il croyoit sans réplique. Les

* En 1724.

Maîtres d'hôtels & les Marchands de vin s'enrichirent, les Princes en payèrent les frais, & le Congrès se sépara sans avoir rien décidé. Pendant que ces Politiques disputoient vainement d'aussi grands intérêts, Philippe V. s'échappa à la vigilance de son épouse, & abdiqua subitement en faveur de son fils Louis. C'étoit pour lui procurer cette Couronne, dont il se démettoit volontairement, que la France avoit prodigué tant de sang & tant de trésors; mais la mort de son fils, qui lui remettoit les rênes du Gouvernement entre les mains, ne lui laissa pas le tems de se repentir de son abdication.

A peine étoit-il remonté sur le trône*, qu'il fit un traité de commerce avec l'Empereur, à l'insçu de l'Angle-

* En 1725.

terre. Le Comte de Konigseck, Ambassadeur de Charles VI. à Madrid, avoit leurré la Reine d'Espagne du mariage de Don Carlos avec l'Archiduchesse Marie-Therese, héritiere de la Maison d'Autriche, & l'espérance de réunir dans leur Maison toutes les possessions de Charles V. porta le Roi d'Espagne à faire des conditions très-avantageuses à l'Empereur. Le Roi George soupçonnoit que ce traité contenoit des articles secrets à l'avantage du Prétendant; la France étoit mécontente de ce que l'Espagne, par ses subsides, mettoit l'Empereur en état de soutenir la Compagnie d'Ostende.

Le Roi de Prusse étoit fâché de quelque décret fulminant que Charles VI. lui avoit envoyé au sujet de certaines redevances qu'il exigeoit des fiefs de Magdebourg. Ces trois Puif-

82 *Continuation des Mémoires*
sances ayant des griefs contre la Cour
de Vienne, s'unirent par des engage-
mens étroits, qui devoient être d'au-
tant plus durables, qu'ils étoient sou-
tenus par leurs intérêts particuliers.
Cette conformité de sentimens donna
lieu au Traité de Hanovre.

La forme du Traité étoit défensive,
& rouloit sur des garanties récipro-
ques; la France & l'Angleterre s'en-
gageoient d'une façon vague, & sus-
ceptible de toutes sortes d'interpréta-
tions, d'employer leurs bons offices
pour que les droits de la Prusse, sur la
succession de Bergue, ne reçussent au-
cune atteinte après la mort de l'Elec-
teur Palatin. La Suède, le Dannemarck
& la Hollande, accédèrent à ce Traité.
La France & l'Angleterre en vouloient
effectivement à la Maison d'Autriche;
dans cette intention, ils espéroient se

servir du Roi pour enlever la Silésie à l'Empereur. Frédéric-Guillaume n'étoit pas éloigné de se charger de cette commission & de l'exécution de ce projet; il demandoit qu'on joignît une seule brigade des Hanovriens à ses troupes, afin de ne pas s'engager tout seul dans une entreprise aussi importante, ou que les Alliés conviendroient avec lui d'une diversion qu'ils feroient d'un autre côté, en même tems qu'il commenceroit les opérations en Silésie. Quoique cette alternative parût raisonnable, le Roi d'Angleterre ne voulut jamais s'expliquer sur cette matière.

A peine les Alliés eurent-ils signé leur Traité à Hanovre, qu'une autre alliance se fit à Vienne, entre l'Empereur & le Roi d'Espagne, le Czar & quelques Princes d'Allemagne. C'est

84 *Continuation des Mémoires*

par le moyen de ces grandes alliances, qui séparent l'Allemagne en deux puissans partis, que la balance des pouvoirs se soutient en équilibre, que la force des uns tient la force des autres en respect, & que la sagesse des habiles politiques prévient souvent des guerres, & maintient la paix lors même qu'elle est sur le point d'être rompue.

Dès que le Czar eut signé le Traité de Vienne, il fit de fortes remontrances au Roi de Prusse sur le parti qu'il avoit pris, lui insinuant, avec ces espèces de menaces, auxquelles les expressions polies servent de véhicule, qu'il ne verroit pas indifféremment que les Etats héréditaires de l'Empereur fussent attaqués.

Pierre I. mourut dans ces circonstances, laissant dans le Monde plutôt

la réputation d'un homme extraordinaire que d'un grand homme, & couvrant les cruautés d'un tyran des vertus d'un législateur. L'Impératrice Catherine sa femme lui succéda ; elle étoit Livonienne de naissance, & de la plus basse extraction, étant veuve d'un bas Officier Suédois : elle devint maîtresse tour à tour de quelques Officiers Russes, depuis de Menzikof, enfin le Czar en devint amoureux, & se l'appropria. Lorsque le Czar s'approcha du Pruth avec son armée, les Turcs passèrent cette riviere, & vinrent se retrancher vis-à-vis de son camp ; il avoit en front vingt-cinq mille ennemis, & à dos une riviere, qu'il ne pouvoit passer, manquant de pont. Le Grand Visir, qui l'attaqua à différentes reprises, voyant ses troupes souvent repoussées, changea de dessein ;

il apprit par la déposition d'un transfuge, que l'armée Moscovite souffroit une disette cruelle, & que dans le camp du Czar il n'y avoit des vivres que pour deux jours. Sur cela, il se contenta de bloquer les Russes; c'étoit ce que Pierre craignoit le plus: son armée étoit presque fondue, il lui restoit à peine trente mille hommes, accablés de misère, énervés par la faim, sans espérance, & par conséquent sans courage. Dans cette situation desespérée, le Czar prit une résolution digne de sa grandeur d'ame; il ordonna au Général Czerbatof, de préparer l'armée à combattre le lendemain, afin de se frayer un chemin à travers des ennemis, au bout de la bayonette; il fit ensuite brûler tout le bagage, & se retira dans sa tente accablé de douleur. Catherine conserva seule sa liberté

d'esprit dans ce desespoir commun , où tout le monde attendoit la mort ou la servitude ; elle témoigna un courage au-dessus de son sexe & de sa naissance : elle tint conseil avec les Généraux , & résolut de demander la paix aux Turcs. Le Chancelier Schaffiroff dressa la lettre du Grand Visir , que Catherine fit signer à Pierre I. à force de caresses , de prieres & de larmes ; elle ramassa ensuite toutes les richesses qu'elle put trouver dans le camp , & les envoya au Visir. Après quelques renvois , les présens opérèrent leur effet ; la paix fut conclue , & le Czar en cédant Azoph aux Turcs , se tira d'un pas aussi dangereux que celui où Charles XII. se trouva à Pultava , l'écueil de sa fortune. La reconnoissance du Czar fut proportionnée au service que Catherine lui avoit rendu ; il la trouva

88 *Continuation des Mémoires*
digne de gouverner un Etat, qu'elle
avoit sauvé; il la déclara son épouse,
& elle fut couronnée Impératrice.
Cette Princesse gouverna la Russie avec
sagesse & avec fermeté, & elle conti-
nua d'observer les engagemens que le
Czar avoit pris avec l'Empereur Char-
les VI. Pendant que toute l'Europe
s'armoit, Louis XV. épousa la fille de
Stanislas Leczinski, Roi détrôné de
Pologne. Le Duc de Bourbon, qui
avoit choisi la Reine de France, se
maria peu de tems après avec la Prin-
cesse de Rheinfels, dont la beauté
étoit touchante.

Toute l'année 1726 se passa en pré-
paratifs de guerre. Trois vaisseaux de
ligne Moscovites vinrent hiverner en
Espagne, dans le Port Saint-André.
Les Anglois mirent trois flottes en mer,
dont l'une fit voile aux Indes; l'autre

sur les côtes d'Espagne, & la troisième vers la Baltique. La France augmenta ses Régimens, & créa une milice forte de soixante mille hommes. Le Roi se trouvoit dans une situation difficile & embarrassante, à la veille d'une guerre, dont il couroit le plus grand risque, sans assurance de secours de ses Alliés, exposé à l'irruption des Moscovites, & devenant l'exécuteur d'un plan qu'on lui cachoit; on avoit désigné les Provinces qu'on vouloit conquérir, mais on n'avoit pas réglé le partage; &, pour tout dire, le Ministre Hanovrien du Roi George, affectoit de traiter le Roi de Prusse en Puissance subalterne. Tant de dangers, si peu d'avantages, & cet excès d'arrogance, dégoûtèrent le Roi du ton impérieux que ses Alliés affectoient de prendre avec lui, & dès ce tems-

là il pensa à trouver ses sûretés ailleurs.

Cette année fut funeste aux premiers Ministres. Le Duc de Rippenda fut congédié, & arrêté à Madrid, pour avoir fait le Traité de Vienne; il se sauva de sa prison, & passa chez le Roi de Maroc, où il mourut peu de tems après. Le Duc de Bourbon eut un sort plus doux, mais à peu près semblable; l'adresse de l'ancien Evêque de Frejus, Précepteur du Roi de France, le fit exiler. Le Précepteur devint premier Ministre, & Cardinal. Les premières fonctions de son Ministère furent de soulager le peuple des impôts qui l'accabloient; il fit autant de bien aux Finances du Roi, où il mit de l'économie, que de mal au Militaire, & sur tout à la Marine, qu'il négligea. Souple, timide & rusé, il conserva les vûes d'un Prêtre dans

les fonctions du Ministère ; tant il est vrai que les emplois décorent les hommes, mais ils ne les changent pas. Nous pouvons ajouter à ces disgraces, l'élection, & la chute de Maurice, Comte de Saxe, devenu Duc de Courlande par le choix des Etats, & chassé de son Pays par la violence des Russes. C'est ce même Comte de Saxe que nous avons vû briller à la tête des armées de Louis XV. & dont les grandes qualités tiennent lieu de la plus grande origine.

L'Europe perdit cette année deux têtes couronnées ; l'Impératrice Catherine mourut, & Pierre Alexiowitz, petit-fils de Pierre I. lui succéda : c'étoit un enfant qui croissoit sous les yeux de quelques Bojards attachés aux anciens usages de leur Nation, & qui préparoient à ce jeune Prince une ru-

telle éternelle. En Angleterre, George II. succéda à son pere, qui venoit de mourir. Frédéric-Guillaume & George II. quoiqu'élevés pour ainsi dire ensemble, quoique beaux-freres, ne purent se souffrir dès leur tendre jeunesse. Cette haine personnelle, cette forte antipathie pensa devenir funeste à leurs peuples, lorsqu'ils occuperent tous deux le trône. Le Roi d'Angleterre appelloit celui de Prusse, *mon frere le Sergent*; Frédéric-Guillaume appelloit le Roi George, *mon frere le Comédien*. Cette animosité passa bientôt des personnes aux affaires, & ne manqua pas d'influer dans les plus grands événemens. Tel est le sort des choses humaines, que des hommes conduits par des passions, les gouvernent, & que des causes pueriles dans leur origine, deviennent les principes d'une

suite de faits , qui donnent lieu aux plus grandes révolutions.

D'abord après l'avènement de George II. au trône , le Comte de Seckendorf vint à Berlin. Il servoit en même tems , comme Général , l'Empereur & la Saxe ; il étoit d'un intérêt sordide , ses manieres étoient grossieres & rustres ; le mensonge lui étoit si habituel , qu'il en avoit perdu l'usage de la vérité ; c'étoit l'ame d'un vaurien , qui passoit tantôt dans le corps d'un militaire , tantôt dans celui d'un négociateur. Ce fut cependant de ce personnage que se servit la Providence pour rompre le Traité d'Hanovre. Seckendorf avoit servi en Flandres , au siège de Tournai & à la bataille de Malplaquet , où le Roi s'étoit trouvé ; ce Prince avoit une prédilection singuliere pour tous les Officiers qu'il

avoit connus dans cette guerre. Il se plaignoit à ce Général * du mécontentement que lui donnoient les Alliés. Seckendorf entra d'abord dans son sens, & il condamna sans peine les mauvais procédés de la France, & sur tout de l'Angleterre; il parla de l'Empereur comme d'un Prince plus solide dans ses engagements, & plus ferme dans ses amitiés; il fit envisager l'union de la Prusse & de l'Autriche dans ce point de vûe le plus avantageux; il représenta, comme une perspective riante, la facilité avec laquelle l'Empereur accorderoit au Roi toutes les sûretés pour l'entière possession de Berg; enfin il s'empara de l'esprit du Roi, avec tant d'adresse, qu'il le disposa à signer à Wusterhausen un Traité avec l'Empereur; il consistoit dans des

* En 1727.

garanties réciproques, & dans quelques articles relatifs au commerce de sel que le Brandebourg fait par l'Oder avec la Silésie.

A peine ce Traité fut-il conclu *, que la guerre fut sur le point de s'allumer entre les Rois de Prusse & d'Angleterre, sur un sujet de si peu d'importance, qu'il n'en pouvoit servir de prétexte qu'à des Princes disposés à se nuire. La dispute vint sur deux petits prés situés aux confins de la Vieille Marche & du Duché de Zell, dont les limites n'étoient pas réglées, & sur quelques Payfans Hanovriens que des Officiers Prussiens avoient enrôlés. Le Roi d'Angleterre, qui étoit à Hanovre, fit arrêter par représailles quarante Soldats Prussiens, qui traversoient son Pays avec des passeports. Ces Princes

* En 1718.

96 *Continuation des Mémoires*

ne cherchoient que des prétextes pour se brouiller ; quelquefois même ils s'épargnerent cette peine.

Le Roi de Prusse trouvoit son honneur intéressé dans l'affaire des petits prés & dans l'arrêt des quarante Soldats, & il s'abandonnoit à sa haine & à son ressentiment. L'Empereur attisoit ce feu ; il auroit été bien aise de voir que les Princes les plus puissans de l'Allemagne s'entre-détruisissent ; il promit un secours de douze mille hommes. Le Roi de Pologne, mécontent de celui d'Angleterre, en offrit un de huit mille hommes. Toute la Prusse étoit déjà en mouvement ; les troupes filioient toutes vers l'Elbe. Hanovre trembla ; Hanovre, qui ne s'attendoit point à la guerre, somma la Suède, le Dannemarck & la Hesse, de même que le Brunswick, qui recevoient

voient des subfides de la part des Anglois, de lui fournir des troupes, & il donna le tocsin en France, en Ruffie & en Hollande. L'Empereur dans l'intention d'encourager le Roi à cette rupture, lui garantit toutes ses poffeffions du Wefer & du Rhin. Cette affaire alloit devenir des plus férieufes, lorsqu'elle prit inopinément une face différente. Le Roi affembla un Conseil, composé de fes principaux Miniftres & de fes plus anciens Généraux; il leur propofa l'état de la queftion, & leur demanda leur fentiment. Le Maréchal de Nazmer, qui étoit un Janséniſte Proteftant, fit un long difcours, par lequel il déplora le fort de la Religion Proteftante prête à fe voir éteinte par la diffenſion des deux Princes d'Allemagne qui en étoient les protecteurs. Les Miniftres appuyerent fur les raifons fe-

crettes qu'avoit la Cour Impériale d'agrir les esprits, avec tant de malice, dans une affaire d'elle-même peu importante, & qui étoit encore en termes d'accommodement. Un Prince qui écoute des conseils, est capable de les suivre. Le Roi remporta ce jour sur lui-même une victoire plus belle que toutes celles qu'il eût pû remporter sur ses ennemis. Il fit taire ses passions, pour le bien de ses Peuples, & les Ducs de Brunfwick & de Gruther furent choisis de part & d'autre pour accommoder ces petits différends. L'Empereur fit ce qu'il put pour traverser cette négociation; mais elle fut terminée promptement. On relâcha les Soldats Prussiens, on rendit les Soldats d'Hanovre, & l'affaire des prés fut conclue.

Ces sortes d'accommodemens faits

à l'amiable, sont d'autant plus sages, que les Princes, après les guerres les plus heureuses, sont tôt ou tard obligés d'en venir là, sans obtenir de plus grands avantages. Cet exemple de modération de la part de Frédéric-Guillaume, est peut-être l'unique dans l'Histoire. Ce Prince toujours plus occupé du bien de ses Sujets que de son ambition particuliere, fonda l'Hôtel de la Charité à Berlin, sur le modele de l'Hôtel-Dieu à Paris. Il bâtit Friederistadt, dont l'étendue, la régularité des rues, toutes tirées au cordeau, & la beauté des édifices, surpassent de beaucoup ceux de l'ancienne Cité, & il eut le plaisir d'y recevoir le Roi de Pologne. L'entrevûe de ces deux Princes se passa dans les festins & dans les magnificences.

Cependant on ne cessoit de négocier

cié pour prévenir les troubles de la guerre. Les Puissances convinrent d'assembler un Congrès à Soissons, où se rendirent les Ministres de toutes les Cours intéressées aux Traités d'Hanovre & de Vienne, & les avantages que la France & l'Angleterre offrirent à l'Espagne, la détachèrent de l'intérêt de l'Empereur.

Le Traité de Seville * fut une suite du Congrès de Soissons. Les articles de ce Traité sont d'autant plus remarquables, qu'ils ouvrent à l'Espagne l'entrée en Italie, & que l'Angleterre s'engage à faire tomber la succession des Ducs de Parme & de Plaisance à l'Infant Don Carlos, en considération des avantages que l'Espagne permet aux Anglois de gagner par le Traité de l'Assiento.

* En 1729.

Le Roi de Pologne, qui étoit venu à Berlin l'an 1728, voulut à son tour * étaler sa magnificence aux yeux du Roi, en lui donnant des fêtes toutes militaires. Il assembla vingt-trois mille hommes de ses troupes dans un camp auprès de Badeberg, village situé sur l'Elbe. Les manœuvres qu'il fit faire à son armée, étoient une image de la guerre des Romains, & des visions du Chevalier Folard; les connoisseurs jugerent que ce camp étoit plutôt un spectacle théâtral, qu'une emblème de la véritable guerre.

Pendant ces démonstrations apparentes d'amitié, les intrigues d'Auguste dans toutes les Cours de l'Europe, tendoient à frustrer Frédéric-Guillaume de la succession de Berg, & à la faire retomber à la Saxe. Ce

* En 1730.

camp, cette magnificence, & ces fau-
ses marques d'estime, étoient des arti-
fices par lesquels le Roi de Pologne
crut endormir le Roi de Prusse; mais
celui-ci en pénétra les motifs, & n'en
détesta que plus la fausseté. Ces sortes
d'actions semblent permises en poli-
tique, mais elles ne le sont gueres en
morale; & à le bien examiner, la ré-
putation de fourbe est aussi flétrissante
pour le Prince même, que desavanta-
geuse à ses intérêts. On crut que de
semblables réflexions dégoûterent le
Roi Victor de sa Royauté; mais effec-
tivement ce ne fut que l'amour qu'il
avoit pour Mademoiselle de Saint Sé-
bastien, qu'il épousa à Chamberi,
après son abdication. On prétend qu'il
conserva toujours ce caractère d'auto-
rité qu'il avoit eu comme Roi, &
qu'ayant quelques mécontentemens

contre le Comte d'Ormea, celui-ci informé des intentions du Roi Victor, craignit de voir sa perte assurée s'il ne prévenoit ce Prince. Il alla chez le Roi de Sardaigne, & lui persuada que son pere conspiroit, & vouloit remonter sur le trône; il le lui insinua si fortement, que le pere fut arrêté, & conduit au château de Rivoli, où il mourut. Un Prince est bien à plaindre se trouvant vis-à-vis de son pere, dans des circonstances aussi épineuses, où il a la nature, l'intérêt & la gloire à combattre.

En Russie, le jeune Czar Pierre II. mourut la même année; il étoit fiancé avec une jeune Princesse de Dolgoruki. Cette Maison eut des vûes pour placer cette Princesse fiancée sur le trône; mais la Nation voulut unanimement que le sceptre demeurât dans la Mai-

son de Pierre premier.

On l'offrit à une Douairiere de Courlande, qui l'accepta au commencement. Les Russes limiterent son pouvoir. Mais la famille de Dolgoruki tomba, & l'autorité de cette Princesse devint despotique. Elle entretint, de même que ses prédécesseurs, les liaisons qui subsistoient depuis long tems avec la Maison d'Autriche.

L'Empereur oublia bientôt les services que le Roi lui avoit rendus en quittant l'alliance d'Hanovre; il s'accommoda * avec le Roi d'Angleterre, & lui donna l'investiture du Duché de Bremen & de Hedelerland, sans songer aux intérêts de la Prusse. L'ingratitude est une monnoie décriée, & qui cependant a cours par-tout.

La mort des Princes, le déplace-

* En 1731.

105
ment de tant de Ministres, produisirent des combinaisons d'intérêts tout nouveaux en Europe. L'Angleterre réconciliée avec l'Espagne & l'Autriche, joignit une flotte nombreuse à celle d'Espagne, pour transporter Don Carlos en Italie. Au commencement du siècle, la Grande Bretagne s'étoit ruinée pour chasser les Espagnols du Royaume de Naples & du Milanois, parce qu'ils croyoient la puissance de Philippe V. trop redoutable avec ces possessions; & à peine vingt ans s'étoient écoulés, que les navires Anglois ramenerent les Espagnols en Italie, & donnerent à l'Infant Parme & Plaisance, dont le dernier Duc venoit de mourir.

En ce même tems les Corfès se révolterent contre les Génois, à cause de la dureté de leur gouvernement. L'Em-

pereur y envoya des troupes au secours des Génois, qui réduisirent les rebelles à l'obéissance. Ces révoltes se renouvelerent souvent jusqu'à l'année 1736, que les Corfes choisirent pour leur Roi un aventurier nommé Theodore de Neuhoff. On présuma que le Duc de Lorraine, qui depuis devint Empereur, fomenta cette rébellion. Cependant, par le secours des François, l'Isle de Corse fut entierement rangée sous l'obéissance de ses Maîtres. On crut alors que l'Italie étoit menacée d'une nouvelle guerre. La Reine d'Espagne toujours inquiète & toujours en action, faisoit de grands armemens* ; cependant au lieu de tomber sur l'Italie, ses troupes allerent en Afrique, & s'emparerent d'Oran. La Reine d'Espagne obtint un

* En 1732.

Bref du Pape, qui enjoignit au Clergé de payer le dixième de ses revenus, tant que dureroit la guerre contre les Infidèles. Dès ce moment, la Reine se prépara à perpétuer cette guerre à jamais; & en sacrifiant tous les ans une certaine quantité d'Espagnols, qui périssoient en escarmouchant contre les Maures, elle resta en possession des dîmes de l'Eglise, qui font un revenu très-important pour la Couronne. Ainsi les maîtres du Perou & du Potofi, manquant d'argent, se mettoient aux aumônes des Prêtres de leur royaume.

Après toutes ces digressions, il est remis que nous revenions à Berlin, où Seckendorf, par ses intrigues, avoit beaucoup étendu son crédit: il auroit bien voulu gouverner la Cour tout-à-fait. Dans ce dessein il proposa au Roi

de s'aboucher avec l'Empereur, qui s'étoit rendu à Prague, espérant de se rendre si utile pendant ce séjour, que la confiance que le Roi avoit en lui, ne pourroit que s'accroître infiniment. Le Roi, qui employoit dans les affaires la bonne foi qui caractérisoit si bien ses mœurs, consentit aisément à ce voyage, sans prendre aucune mesure sur le but de cette entrevûe, ni sur l'étiquette, qu'il méprisoit. Son exemple servit de témoignage que la bonne foi & la vertu, si opposées à la corruption du siècle, ne sçauroient y prospérer. Au dessus des loix que les politiques font observer aux autres, ils se livrent sans retenue à la dépravation de leur cœur, & semblent avoir relegué la candeur dans la vie civile. Les mœurs unies du Roi devinrent la victime de l'étiquette Impériale; la garantie de la succession de

Berg, que Seckendorf avoit saintement promise au nom de l'Empereur, étoit si contraire à la Prusse, que le Roi vit très-clairement que s'il y avoit en Europe une Cour portée à contrecarrer ses intérêts, c'étoit sûrement celle de Vienne. Ce Prince s'étoit trouvé auprès de l'Empereur, comme Solon auprès de Crésus, & il revint à Berlin, toujours riche de sa propre vertu. Les censeurs les plus pointilleux ne purent reprocher à sa conduite qu'une probité poussée à l'excès.

Cette entrevûe * eut le sort qu'ont la plupart des visites que les Rois se rendent; elle refroidit, ou, pour le dire en un mot, elle éloigna l'amitié qui régnoit entre les deux Cours. Frédéric Guillaume partit de Prague, plein de mépris pour la mauvaise foi & l'or-

* En 1733,

gueil de la Cour Impériale, & les Ministres de l'Empereur dédaignoient un Souverain, qui voyoit sans préoccupation la frivolité des préséances. Sekendorf trouvoit les prétentions du Roi, sur la succession de Berg, trop ambitieuses, & le Roi trouvoit le refus de ces Ministres trop grossier; il les regardoit comme des fourbes, qui manquoient impunément à leur parole.

Malgré tant de sujets de mécontentement, le Roi maria son fils aîné, par complaisance pour la Cour de Vienne, avec une Princesse de Brunswick Bevern, nièce de l'Impératrice. Pendant la célébration de ces noces, on apprit que le Roi de Pologne étoit mort à Varsovie. Dans le tems que la mort le surprit, il étoit occupé des plus vastes desseins; il pensoit à rendre

la Souveraineté héréditaire en Pologne. Afin de parvenir à ce but ; il avoit imaginé le partage de cette Monarchie ; comme le moyen par lequel il croyoit appaiser la jalousie des Puissances voisines. Il avoit besoin du Roi dans l'exécution de ce projet ; il lui demanda le Maréchal de Grumkou , afin de s'en ouvrir à lui. Le Roi de Pologne voulut pénétrer Grumkou , & celui-ci voulut également le pénétrer. Ils s'enyvrent réciproquement dans cette intention ; ce qui causa la mort du Roi Auguste , & à Grumkou une maladie , dont il ne se releva jamais. Cependant le Roi fit semblant d'entrer dans les vûes d'Auguste ; mais il en sentoit trop bien les conséquences dangereuses , & il concerta avec l'Empereur & la Czarine , pour le contrecarrer. Ils convinrent d'exclure la Maison de Saxe du trône

112 *Continuation des Mémoires*
de Pologne, & d'y placer le Prince
Emmanuel de Portugal; mais la mort
qui détruisit l'homme & le projet, fit
envifager les affaires de Pologne dans
un tout autre point de vûe. La Cour
Impériale voulut s'attacher à la Saxe,
& elle promit de soutenir à main ar-
mée l'élection du fils d'Auguste au
trône de Pologne, pourvu qu'il garan-
tît cette Loi domestique que Charles
VI. avoit établie dans sa Maison, Loi
si connue dans l'Europe, sous le nom
de Sanction Pragmatique. L'Impéra-
trice de Russie, qui craignoit que Sta-
niflas Leczinski ne redevînt Roi de
Pologne, soutenu par la protection
de Louis XV. se déclara protectrice
de l'heureux Auguste. De tous les Can-
didats de cette Couronne, Staniflas
étoit le plus convenable aux intérêts
de la Prusse. La France essaya de porter
le

le Roi à faire entrer un Corps de trou-
pes dans la Prusse Polonoise, & de la
garder en séquestre, de même qu'il en
avoit usé avec la Poméranie. Mais Fré-
deric-Guillaume ne voulut rien don-
ner au hazard; il craignoit de s'en-
gager dans une guerre qui pourroit le
mener trop loin, & qui distrairoit ses
forces d'un autre côté, tandis que l'E-
lecteur Palatin, infirme, & déjà fort
âgé, pouvoit venir à mourir: il croyoit
ses droits, sur la succession de Juliers,
légitimes, & l'entreprise sur la Prusse
Polonoise injuste. La diète de l'élec-
tion qui se tint à Varsovie, élut d'une
commune voix Stanislas Roi de Polo-
gne, malgré les intrigues des Cours
de Vienne & de Petersbourg, & mal-
gré les armées Russes & Autrichiennes
qui menaçoient cette République. Quel-
ques Palatins qui tenoient pour la Saxe,

114 *Continuation des Mémoires*
passerent la Vistule, allèrent au village
de Prague, s'assemblerent dans une
auberge, & y élurent pour Roi Au-
guste Electeur de Saxe. Sur quoi les
troupes Moscovites s'approcherent de
Varsovie; l'orage succéda au calme,
& Stanislas descendit pour la seconde
fois du trône de Pologne, où les vœux
d'une Nation libre l'avoient fait mon-
ter. Il se réfugia l'an 1734 à Dantzic, où
Munich vint l'assiéger avec les Russes
& les Saxons. Une Dame Polonoise,
nommée Massalska, tira le premier
coup de canon du rempart sur les assié-
geans, pour déterminer la bourgeoisie
à une défense généreuse. Louis XV.
envoya trois bataillons au secours de
son beau-pere, trop tard pour sauver
Dantzic, & trop tôt pour le malheur
qui leur arriva. Le Marquis de Plelo,
qui les conduisoit, fut tué, & ces trois

bataillons débarqués dans une Isle, ne pouvant regagner le bord de leurs vaisseaux, & manquant de vivres*, furent faits prisonniers, & conduits à Saint-Petersbourg. Les Russes attaquèrent ensuite les ouvrages de Hagensberg, où ils perdirent huit mille hommes. La ville déchirée par des dissensions intestines, & qui d'ailleurs n'avoit plus de secours à attendre, étoit sur le point de capituler. Dans cette extrémité, Stanislas se sauva la veille de la réduction; il souffrit pendant sa

* Tout ce fait n'est pas exact. Le Comte de Plelo vint bien avec les trois bataillons, mais ne les conduisoit point, & ne les commandoit point. Les François ne manquoient pas de vivres. Ce ne fut point après leur capitulation que les Russes attaquèrent Hagensberg; ce fut auparavant, à la veille même de leur arrivée. Les Russes n'y perdirent point huit mille hommes, mais seulement deux mille six cens.

fuite les plus cruelles miseres ; & après avoir couru des risques inouis pour sa personne, que les Russes poursuivoient, & avoir eu les aventures les plus singulieres, il arriva à Marienverder déguisé en paysan, & de là il se rendit à Konisberg, après que le Roi l'eut assuré de sa protection.

Les troubles de la Pologne gagnèrent toute l'Europe. Dès qu'on eut appris à Versailles que l'Empereur assembloit des troupes auprès de Glogau, & que les Russes étoient entrés sur les terres de la République, la France déclara la guerre à l'Empereur. Son Manifeste annonçoit qu'elle n'en vouloit qu'à l'Empereur, & point à l'Empire ; mais par une contradiction que le Cardinal Fleuri auroit pû éviter facilement, les armées Françoises ayant passé le Rhin à Strasbourg, prirent Kehl,

qui est une forteresse de l'Empire. Les ennemis de la France profiterent de cette faute, & tirerent des inductions malignes d'une conduite qu'ils avoient intérêt de rendre suspecte. En même tems la guerre s'allumoit en Italie; les troupes Françoises joignirent celles du Roi de Sardaigne auprès de Verceil; ils prirent Pavie, Milan, Pisfighitone & Cremonne. Le Marquis de Montemare se joignit aux Alliés, & les Espagnols se préparèrent à la conquête du Royaume de Naples.

Quoique l'Angleterre ne fût point impliquée dans cette guerre, elle pensa être ébranlée par des troubles domestiques. George II. avoit formé le projet de se rendre entierement Souverain dans la Grande Bretagne; c'étoit une entreprise qu'il ne pouvoit pas conduire à force ouverte, mais sour-

dement & par des moyens détournés, Introduire des accises en Angleterre, c'étoit enchaîner la Nation; si l'affaire eût réuffi, elle auroit donné au Roi un revenu fixe & assuré, dont il auroit augmenté le Militaire, & affermi sa puissance. Walpole propofa l'introduction des accises à quelques Membres du Parlement dont il fe croyoit assuré; mais ceux-ci lui déclarerent que s'ils les payoient, c'étoit foufcire au courant des sottifes, mais non pas aux extraordinaires, comme l'étoit celle-là. Malgré ces représentations, Walpole porta l'affaire au Parlement, où il harangua avec tant de force, que son éloquence l'emporta fur Pulteney & fur la cabale contraire à la Cour. La victoire parut fi complete, que le bill des accises passa par une grande majorité de voix. Le lendemain il pensa

y avoir une émeute dans la ville : les Seigneurs & les principaux Marchands présenterent une adresse au Roi ; il ne leur manquoit qu'un chef, & la révolte éclatoit. Walpole qui vit que cette affaire devenoit sérieuse, jugea qu'il falloit céder. Il cassa le bill sur le champ, & sortit du Parlement couvert d'un mauvais manteau, qui le déguisoit, en criant, *Liberté, liberté, & point d'accises*. Il trouva le Roi à Saint-James, qui s'armoit de toutes pièces ; il avoit mis son chapeau qu'il portoit à Malplaquet ; il essayoit son épée avec laquelle il avoit combattu à Oudenarde, & il vouloit se mettre à la tête de ses Gardes, qui s'assembloient dans la Cour, pour soutenir avec fermeté l'affaire des accises. Walpole eut toutes les peines du monde à modérer son impétuosité, & il lui re-

présenta avec la généreuse hardiesse d'un Anglois attaché à son Maître, qu'il n'étoit pas remis de combattre, mais d'opter entre le bill & la Couronne. Enfin le projet de l'accise tomba*, & le Roi très-mécontent de son Parlement, se défia de son autorité, dont il avoit pensé faire une triste expérience. Les troubles intérieurs l'empêchoient alors de se mêler de la guerre d'Allemagne.

Nous avons dit que Kehl avoit été pris par les François, & que la rupture étoit ouverte. L'Empereur à qui la France avoit donné si beau jeu, n'eut point de peine à faire déclarer l'Empire en sa faveur; il demanda au Roi le secours stipulé par l'alliance de 1728, & il menaçoit qu'en cas de refus, il rétracteroit la garantie qu'il

En 1734.

avoit donnée au Duché de Berg.

Le Roi qui étoit demeuré neutre dans les troubles de Pologne, quoique ses intérêts le sollicitassent en faveur de Stanislas, se déclara en cette occasion pour l'Empereur, quoique intéressé d'agir au contraire. Il n'avoit d'autre politique que la probité, & il observoit ses engagements si scrupuleusement, que son avantage ni son ambition n'étoient jamais consultés, lorsqu'il s'agissoit de les remplir. En conséquence de ces principes, il fit marcher seize mille hommes au Rhin, qui servirent pendant cette guerre sous le Prince Eugene de Savoie.

Au commencement du printemps, le Maréchal de Berwick força les lignes d'Erlinghen, que le Duc de Bevern avoit fait construire pendant l'hiver, & il vint mettre le siège devant Phi-

lisbourg. Eugene qui avoit à peine vingt mille hommes avec lui, se retira à Hailbron, où il attendoit que les secours qu'on lui avoit promis, fussent arrivés. Il revint ensuite se camper au village de Wisenthal, à une portée de canon du retranchement François. Le Roi se rendit dans l'armée de l'Empereur, accompagné du Prince Royal, tant par curiosité, que par l'attachement extrême qu'il avoit pour ses troupes, & il vit que les héros, comme les autres hommes, sont sujets à la caducité. Il n'y avoit plus dans cette armée que l'ombre du grand Eugene; il avoit survécu à lui-même, & il craignoit d'exposer sa réputation si solidement établie, au hazard d'une dix-huitième bataille. Un jeune audacieux auroit attaqué le retranchement François, qui n'étoit pas à peine ébauché

lorsque l'armée vint à Wisenthal. Les troupes Françoises étoient si proche de Philisbourg, que leur cavalerie n'avoit pas assez de terrein pour se mettre en bataille entre la ville & le camp, sans souffrir beaucoup de canonnade; elle n'avoit qu'un pont de communication sur le Rhin, & en cas qu'on eût emporté le retranchement, toute l'armée Françoisé, qui n'avoit point de retraite, auroit été prise infailliblement. Mais le destin des Empires en ordonna autrement. Les François prirent Philisbourg à la vûe du Prince, sans que personne s'y opposât. Le Maréchal de Berwick fut tué à la tranchée, & le Maréchal d'Asfeld lui succéda dans le commandement. Le Roi, dont les fatigues avoient achevé de déranger la santé, prit un commencement d'hydropisie, qui l'obligea de quitter l'ar-

124 *Continuation des Mémoires*
mée, & le reste de la campagne se passa
en marches & en contremarches, d'au-
tant moins décisives, que le Rhin sé-
paroit les François & les Impériaux.

En Italie, les François prirent Tor-
tone, battirent le Maréchal de Merci
à Parme, & s'emparèrent de presque
toute la Lombardie. Cependant le Prin-
ce d'Hildburhausen fournit au Maré-
chal de Königseck le projet de sur-
prendre l'armée Française, qui étoit
sur les bords de la Secchia; ce qu'il
exécuta d'une façon, que Coigni &
Broglie furent attaqués de nuit, sur-
pris & chassés. Le Roi de Sardaigne
répara leur faute par sa sagesse, & les
Alliés remportèrent la victoire de Guaf-
talla sur les Autrichiens.

Don Carlos entra en même tems*
dans le Royaume de Naples, & en

* En 1719.

reçut l'hommage. Montemare affermit son trône par le gain de la bataille de Bitonto Visconti, & les Autrichiens furent chassés de ce Royaume, & Montemare passa de la conquête de Naples à celle de Sicile, prit Siracuse, & se rendit maître de Messine, qui capitula, après avoir fait une assez bonne défense.

En Lombardie, les Autrichiens furent encore battus à Parme, & sur le Rhin la campagne fut plus stérile que l'année précédente. L'armée Impériale fut augmentée de dix mille Russes. L'inquiet Seckendorf obtint du Prince Eugene un détachement de quarante mille hommes, avec lequel il marcha sur la Moselle: il rencontra l'armée Françoisise auprès de l'Abbaye de Clauzen; la nuit sema la confusion & l'alarme dans les deux camps, & les

troupes chargerent des deux parts sans qu'il parût d'ennemis. Le lendemain Coigni repassa la Moselle, & les deux Généraux apprirent dans ce camp que les préliminaires de la paix entre l'Empereur & le Roi de France étoient signés. Cette négociation avoit été conduite secrettement entre le Comte de Wied & le sieur du Theil; ils étoient convenus qu'Auguste seroit reconnu Roi de Pologne par la France; que Stanislas renonceroit à toutes ses prétentions à cette Couronne, en faveur du Duché de Lorraine, dont il jouissoit, & qui seroit reversible à la France après sa mort; qu'en échange de cette cession, on donneroit au Duc de Lorraine, gendre de Charles VI. la Toscane en dédommagement. De plus, l'Empereur reconnut Don Carlos Roi des deux Siciles, & il reçut le Parme-

fan & le Plaisantin pour équivalent de cette perte ; il fut encore obligé de céder le Vigevanesque au Roi de Sardaigne, en faveur de quoi Louis XV. lui promit la garantie de la Pragmatique Sanction.

L'Empereur & la France firent cette paix sans consulter leurs Alliés, dont ils négligerent les intérêts.

Le Roi se plaignit de ce que la Cour de Vienne n'avoit pris aucune mesure avec celle de Versailles pour assurer la succession de Berg. Ce Prince s'étoit remis de son hydropisie ; mais ses forces étoient si énerchées, que son corps ne seconçoit point les intentions de son ame. Il eut cependant le plaisir de voir prospérer la nouvelle Colonie qu'il avoit établie en Russie. Dès l'année 1732 il étoit sorti plus de vingt mille ames de l'Evêché de Saltsbourg.

par zèle pour la Religion Protestante. L'Evêque avoit persécuté quelques-uns de ces malheureux avec plus de fanatisme que de prudence. L'envie de quitter leur patrie gagna le Peuple, & devint épidémique. Cette émigration se fit à la fin plutôt par esprit de libertinage, que par attachement pour une secte. Le Roi établit ces Saltsbourgeois en Russie, & sans examiner les motifs de leur désertion, il repeupla par ce moyen des contrées que la peste avoit dévastées sous le règne de son pere.

La guerre générale étoit à peine finie *, qu'il en survint aussi-tôt une nouvelle; elle s'alluma aux extrémités de l'Europe & de l'Asie. Les Tartares, qui vivent sous la protection des Turcs, faisoient des incursions fréquentes en Russie: les plaintes qu'en

* En 1736.

porta l'Impératrice à Constantinople, ne firent point cesser les hostilités. Elle s'impatienta enfin de souffrir ces affronts, & elle se fit justice elle-même. Lasci s'avança contre les Tartares, & prit Azof. Munich entra en Crimée, força les lignes de Precops, & s'empara de cette ville, prit Baicesaray, & mit toute la Tartarie à feu & à sang. Cependant la disette d'eau & de vivres, & la chaleur ardente de ces climats, firent périr un grand nombre de Moscovites. L'ambition de Munich ne comptoit pour rien le nombre de Soldats qu'il sacrifioit à sa gloire; mais son armée se fondoit, & l'excès de misere auquel les Russes étoient réduits, rendit les vainqueurs semblables aux vaincus.

Dans ce tems mourut le dernier Duc de Courlande de la Maison de Kettler,

Les Etats élurent pour la seconde fois le Comte de Saxe ; mais l'Impératrice de Ruffie éleva Biron à cette dignité : c'étoit un Gentilhomme Courlandois , qui s'étoit attaché à sa personne , & dont le mérite confiffoit uniquement dans le bonheur qu'il avoit de lui plaire. Les armes de cette Princeffe continuerent d'être victorieufes contre les Turcs. Munich affiéga Oczakou , que 3000 Janiffaires & 2000 Bourgeois défendoient ; une bombe qu'il fit jetter , mit le feu par hazard au grand magazin à poudre de la ville , qui fauta auffi-tôt , & bouleverfa en même tems la plus grande partie des maifons. Munich faifit ce moment , & fit donner un affaut général à la place. Les Turcs qui ne pouvoient revenir de leur perplexité , ni fe défendre fur des remparts étroits , qui touchoient des mai-

sons abandonnées aux flammes , ne sçavoient s'ils devoient éteindre l'incendie , ou repousser l'effort des Moscovites. Dans cette confusion la ville fut emportée l'épée à la main , & le Soldat effrené y commit toutes les cruautés dont une fureur aveugle est capable.

Les premiers progrès des Russes contre les Turcs , réveillèrent l'ambition des Autrichiens*. On persuada à l'Empereur , que c'étoit le moment d'attaquer les Turcs par la Hongrie ; que si les Moscovites les pressoient en même tems du côté de la Mer Noire , ce seroit fait de l'Empire Ottoman ; on fit même courir des prophéties , qui annonçoient que la période fatale au Croissant étoit arrivée. La superstition agit à son tour ; le Confesseur de Char-

* En 1737.

les VI. lui représenta que c'étoit le devoir d'un Prince Catholique, d'extirper l'ennemi du nom Chrétien. Toutes ces insinuations différentes ne parloient effectivement que de l'Impératrice, de Bartenstein, de Seckendorf & du Prince Hildburghausen, qui s'étant liés ensemble, faisoient jouer secrètement tous ces ressorts, lorsque des haines & des intrigues de Cour firent résoudre cette guerre sans raisons valables, dans laquelle l'Empereur fut en quelque façon étonné de se voir engagé. Le Grand Duc de Toscane, ci-devant Duc de Lorraine, fut créé Généralissime des armées Impériales; Seckendorf commanda sous lui, ou, pour mieux dire, Seckendorf commanda en chef. Au commencement de la campagne, les Impériaux prirent Nissa; ce fut où se borna leur fortune.

Le Prince de Hildburghausen se fit battre avec un détachement qu'il commandoit à Banjaluca. Kevenhuller leva le siège de Widdin, & fut vivement pressé par les Turcs qui passoient de Trivoë, & donnerent sur son arriere-garde. Le Tartare Bacha reprit Nissa, & l'Empereur fit trancher la tête à Doxat, qui avoit rendu cette Place sans faire assez de résistance. Vers la fin de cette année mourut la Reine d'Angleterre, qui avoit joui d'une espèce de réputation, due à la bonté dont elle honoroit les Sçavans.

La campagne suivante* fut malheureuse pour les Moscovites & pour les Autrichiens. Munich entreprit vainement de pénétrer du côté de Bender, dans la Bessarabie; ce Pays avoit été ruiné par les Tartares, & il n'osa s'y

* En 1738.

enfoncer sans craindre pour ses troupes les mêmes malheurs que les Suédois y avoient éprouvés. La peste qui fit des ravages extraordinaires à Oczakou, l'obligea d'abandonner cette ville; & Lascy ne put faire aucun progrès dans la Crimée. La mauvaise tournure que prit la guerre d'Hongrie, abattit l'esprit de l'Empereur; il regretta le grand Eugene, mort en 1737, auquel il devoit la gloire de son règne: la fortune de l'Etat, disoit-il, est-elle donc morte avec ce héros? Mais aigri des malheurs de la guerre, il s'en prit à ses Généraux.

Seckendorf fut mis en prison au château de Gratz, & Königseck eut en Hongrie le commandement de l'armée. Les Impériaux furent battus en plusieurs rencontres; les Turcs prirent le vieux Orsova & Medra; ils mirent

le siège devant le nouvel Orsova, qu'ils leverent, ayant été repoussés à Cornia; mais Konigseck qui se retira mal-à-propos après sa victoire, leur donna le moyen de recommencer le siège: le nouvel Orsova ne tint pas long-tems, & les Turcs y prirent tout le gros des canons de l'Empereur. Il se donna encore une bataille auprès de Meadia, aussi peu décisive que la première, où les Impériaux eurent le dessus.

L'Empereur irrité de ses pertes*, ne sçavoit à qui s'en prendre; il punissoit ses Généraux, mais c'étoit les projets de campagne qu'il devoit réprover. L'expérience a fait voir, dans les guerres d'Hongrie, que toutes les armées qui se sont éloignées du Danube, ont été malheureuses, à cause qu'elles s'éloignent en même tems de

* En 1739.

leur subsistance. Lorsque Eugene fit la guerre contre les Turcs, il ne sépara jamais son armée; & dans ces tems modernes, l'envie qu'avoient des Généraux en crédit à la Cour, de commander des Corps séparés, fit que toute l'armée étant en détachemens, n'étoit nulle part formidable. Les vieilles maximes étoient négligées, & les Généraux étoient d'autant plus à plaindre, que la Cour les jettoit dans des inquiétudes perpétuelles, par le nombre d'ordres contradictoires qu'elle leur envoyoit. On ôta le commandement de l'armée à Konigseck, de même qu'à ses prédécesseurs, & pour le consoler on le fit Grand Maître de la Maison de l'Impératrice.

Olivier Wallis fut choisi pour le remplacer. Ce Maréchal écrivit au Roi, & il dit dans sa lettre: » L'Empereur

» m'a confié le commandement de son
» armée : le premier qui l'a conduite
» avant moi, est en prison ; celui au-
» quel je succède, a été fait Eunuque du
» Sérail ; il ne me reste que d'avoir la
» tête tranchée à la fin de ma campagne.

L'armée Impériale, forte de cent mille hommes, s'assembla auprès de Belgrade ; celle des Turcs étoit plus nombreuse du double. Wallis marcha à l'ennemi, sans sçavoir précisément sa force, & sans avoir fait la moindre disposition, & attaqua avec la Cavalerie, par un chemin creux, un gros Corps de Janissaires postés dans des vignes & des haies auprès du village de Kroska, & il fut battu dans ce défilé avant que son Infanterie eût le tems d'arriver : celle-là fut menée à la boucherie avec la même imprudence ; de sorte que les Turcs pouvoient tirer sur

elle à couvert. Sur la fin du jour, les Impériaux se retirèrent, après avoir laissé vingt mille hommes sur le carreau. Si l'armée des Turcs les eût poursuivis, c'étoit fait de Wallis & de tout le Corps qu'il commandoit. Le Maréchal étourdi de cette disgrâce, au lieu de reprendre ses esprits, accumula les fautes. Quoique Neuperg l'eût joint avec un gros détachement, il ne se crut en sûreté que dans les retranchemens de Belgrade, qu'il abandonna encore, & repassa le Danube à l'approche du Grand Vifir. Les Turcs qui ne trouvèrent dans leur chemin aucune résistance, mirent le siège devant Belgrade.

Les mauvais succès des Impériaux étoient balancés par les progrès des Russes. L'armée Moscovite plus heureuse sous la conduite de Munich, bat

fit les Turcs près de Choczim, prit cette ville, & pénétra par la Moldavie dans la Valachie, dans le dessein de joindre les Impériaux en Hongrie. Mais l'Empereur rebuté de ses malheurs, & d'une guerre qui le couvroit de honte, eut recours à la médiation de la France pour moyenner la paix. Le Marquis de Villeneuve, Ambassadeur de France à la Porte, se rendit dans le camp des Turcs, & les Russes alarmés de cette démarche, y envoyerent un Italien, nommé Cagnoni.

Le Maréchal de Neuperg fut chargé par l'Empereur de cette négociation; l'Empereur & le Grand Duc de Toscane en pressoient également la fin. Les ordres du Maréchal étoient de faire la paix à quelque prix que ce fût. Il eut l'imprudence de se rendre chez les Turcs sans aucune sûreté, & sans être muni

des passeports qu'on demande toujours dans de pareilles occasions. Il fut arrêté, la peur le saisit, & il signa la paix avec précipitation; il en coûta à l'Empereur le Royaume de Servie & la ville de Belgrade. La fermeté de Cagnoni en imposa au Visir; cet Italien eut l'adresse de conclure en même tems la paix pour les Moscovites, dont les conditions furent que l'Impératrice rendroit Azof & toutes ses conquêtes.

Olivier Wallis ne se trompa pas beaucoup dans le prognostic qu'il avoit fait; il fut mis en prison dans la forteresse de Brum; & Neuperg moins coupable encore, fut conduit dans la citadelle de Glatz. Ce Maréchal avoit eu, contre les ordres de l'Empereur, des instructions positives du Grand Duc pour hâter les ouvrages de la paix. Ce Prince

craignoit que l'Empereur son beau-pere ne mourût avant la fin de cette guerre, & ne lui attirât sur les bras, par la succession litigieuse des Pays héréditaires, de nouveaux ennemis, auxquels il n'auroit pas été en état de résister.

Bientôt une nouvelle guerre s'alluma dans le Sud entre l'Angleterre & l'Espagne, à cause de la contrebande que les Marchands Anglois faisoient dans les ports de la domination Espagnole. L'objet de ces différends rouloit peut-être sur cinquante mille pistoles par an, & les Parties dépensèrent de chaque côté plus de dix millions pour les soutenir. Le Roi n'avoit pris aucune part à toutes ces guerres; il n'avoit fourni des troupes ni reçu des subsides de personne; d'ailleurs, depuis l'attaque d'Hydropisie qu'il avoit eue en 1734, il ne

142 *Continuation des Memoires*

vivoit que par l'art des Médecins. Vers la fin de cette année sa fanté s'affoiblit considérablement ; dans cet état valétudinaire, il passa une convention avec la France, dont il obtint la garantie du Duché de Berg, à l'exception de la ville de Dusseldorf, & d'une bonne lieue large d'un mille, tout le long des bords du Rhin. Il se contenta d'autant plus facilement de ce partage, que la perte de son activité le faisoit desespérer de faire des acquisitions plus considérables.

L'hydropisie dont il étoit incommodé, augmenta considérablement*, & il mourut enfin le 31 Mai 1740, avec la fermeté d'un Philosophe, & la résignation d'un Chrétien. Il conserva une présence d'esprit admirable

* En 1740.

jusqu'au dernier moment de sa vie, ordonnant de ses affaires en politique, examinant les progrès de sa maladie en Physicien, & triomphant de la mort en héros. Il avoit épousé en 1707 Sophie-Dorothée, fille de George d'Hanovre, qui devint Roi d'Angleterre. De ce mariage naquit Frédéric II. qui lui succéda, les trois Princes Auguste-Guillaume, Frédéric-Henri, & Ferdinand; Wilhelmine, Margrave de Bareith; Frédérique, Margrave d'Anspach; Charlotte, Princesse de Brunswick; Sophie, Margrave de Swed; Ulrique, Princesse Royale de Suede, & Amélie, Abbessé de Quedlimbourg.

Les Ministres de Frédéric-Guillaume lui firent signer quarante Traités ou Conventions, que nous nous som-

144 *Continuation des Mémoires*
mes dispensés de rapporter à cause de
leur frivolité ; ils étoient si éloignés
de la modération de ce Prince, qu'ils
songeoient moins à la dignité de leur
Maître, qu'à augmenter les bénéfices
de leurs emplois. Nous avons de même
passé sous silence les chagrins domestiques
de ce grand Prince ; on doit
avoir quelque indulgence pour la faute
des enfans, en faveur de la vertu de
leur pere. La politique du Roi fut
toujours inséparable de sa justice ; il
étoit moins occupé à s'étendre, qu'à
bien gouverner ce qu'il possédoit ; tou-
jours armé pour la défense, & jamais
pour le malheur de l'Europe ; il pré-
féroit les choses utiles aux agréables,
bâtissant avec profusion pour ses Su-
jets, & ne dépensant pas la somme
la plus modique pour se loger lui-
même.

même. Circonspect dans ses engagements, austere dans ses mœurs, rigoureux dans celles des autres, sévère observateur de la discipline militaire, gouvernant son Etat par les mêmes loix que son armée, il présu-
moit si bien de l'humanité, qu'il prétendoit que ses Sujets fussent aussi
stoïques qu'il l'étoit.

Frédéric-Guillaume laissa en mourant soixante-six mille hommes, qu'il entretenoit par sa bonne économie, ses finances augmentées, le trésor public rempli, & un ordre merveilleux dans toutes ses affaires. S'il est vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre, à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce Prince, & dans les mesures

146 *Contin. des Mém. de Brandeb.*
qu'il prit avec sagesse , les principes
de la prospérité , dont la Maison
Royale a joui après sa mort.

F I N.

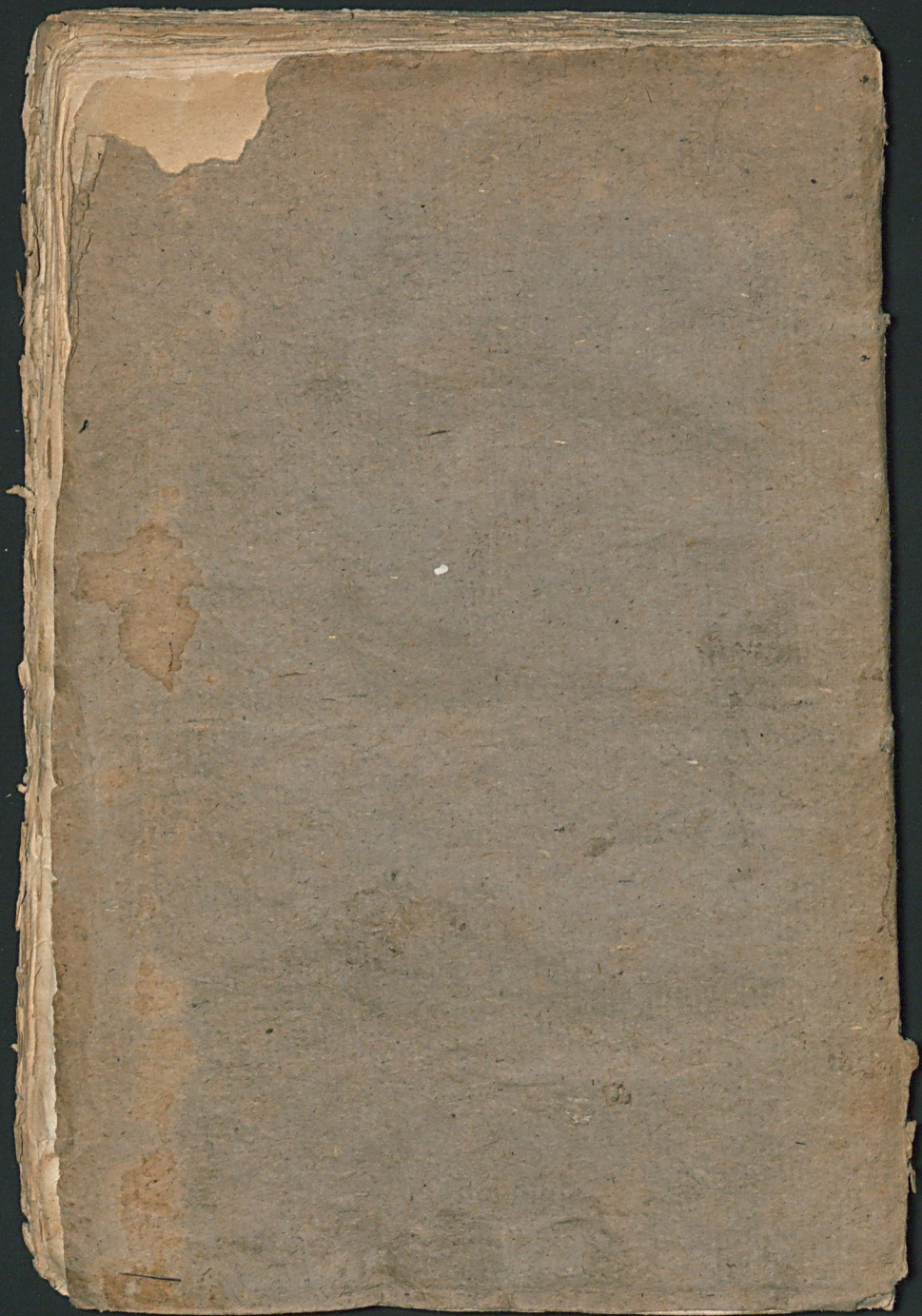
S

22 ¹⁵/h, 23

AB 22 ¹⁵/h, 23

K





Inches
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

...iche & Preussens, König, II

CONTINUATION
DES
MEMOIRES
DE
SAXE-ANDEBOURG,
PAR L'AUTEUR
DES MEMES MEMOIRES.



1757.

